

**Recherche sur la construction d'une « bonne sexualité » à partir
du discours sur le vécu sexuel de trois femmes qui ne consultent
pas en sexologie clinique**

Mémoire du certificat de formation continue en sexologie clinique

Sessions octobre 2005-2007

Université de Genève

Directrice de mémoire : Denise Medico

Patricia Fisch Sanchez

Avenue d'Aire 93

1203 Genève

022/340 10 07 – 076/453 15 73

pfisch@infomaniak.ch

Table des matières

Introduction	1
Chapitre I: Cadre théorique.....	7
1. La sexoanalyse.....	7
2. Les scripts de la sexualité	10
3. Le premier rapport sexuel : un rite de passage	13
Chapitre II: Méthodologie	17
1. Une démarche qualitative	17
1.1. La collecte des données	18
1.2. L'analyse des entretiens.....	18
1.3. Les limites de la recherche	18
2. La participation à la recherche.....	19
3. Les informatrices	20
Chapitre III: Analyse	22
1. Les sensations corporelles : du corps aux scripts	22
1.1. Les premières sensations	22
1.2. Les flirts.....	23
1.3. Les cinq sens.....	25
2. La première fois : un rite de passage	27
2.1. Le rite de passage	27
2.2. Le vécu de ce rite initiatique.....	28
2.3. La fin de la relation.....	30
3. Les Cycles relationnels.....	30
3.1. La rupture amoureuse	30
3.2. Le rapport à l'autre sexe	31
4. L'influence des imagos parentales dans le développement psycho-sexuel.....	33

4.1. La notion de sacrifice maternel	33
4.2. Le désintérêt/dégoût de la sexualité versus le père volage.....	35
4.3. Le choix du partenaire	38
5. L’imaginaire érotique et la réalité	40
5.1. La difficulté de l’activité fantasmatique versus le ressenti corporel	40
5.2. Le contenu des fantasmes : de l’excitation à l’orgasme	41
5.3. La modification des contenus des fantasmes excitatoires	45
6. Le rapport à la féminité	48
6.1. Les aspects extérieurs : le corps et le look	48
6.2. Les aspects intérieurs : le caractère et l’intellect	50
6.3. La gestion du regard de l’autre	51
Chapitre IV: Discussion	53
Conclusion	60
Bibliographie.....	I
Annexe I.....	IV
Annexe II	VII

Remerciements

Tout d'abord, j'aimerais rendre hommage aux trois femmes qui ont accepté de me faire confiance et de me livrer une partie de leur jardin secret. Cet exercice n'est pas facile à réaliser, car comme l'écrit Bozon (1999 : 6) : « On ne parle explicitement de pratiques sexuelles qu'en situation d'intimité sexuelle ou, éventuellement, de consultation médicale ». Il évoque d'ailleurs que l'idée du danger, sous-jacente à l'implication personnelle du confident, perdure encore aujourd'hui.

Puis, j'aimerais remercier tous les professionnels ayant présenté un sujet au certificat de formation continue de sexologie clinique, en particulier Denise Medico, Esther Hirsh, Juliette Buffat, Ursula Pasini et Willy Pasini, Dominique Chatton et Francesco Bianchi Demicheli. Ils m'ont permis de découvrir la richesse de ce vaste domaine qu'est la sexologie clinique et ont su me transmettre leur passion. Ils ont également suscité des questionnements qui ont influencé ma réflexion.

Je tiens aussi à témoigner ma reconnaissance à Marie-Hélène Stauffacher, sans qui je n'aurais jamais eu l'idée de découvrir ce domaine dans lequel j'ai rencontré des personnes extraordinaires avec qui, pour certaines, j'ai tissé un lien d'amitié.

De plus, je salue tout particulièrement l'excellent travail et la générosité de Denise Medico, qui non seulement de part ses compétences théoriques et cliniques, mais également humaines, me guide sur ce chemin tortueux de la clinique.

Pour terminer, je remercie Annick Mottier, Sylvie Barchéath et Yvan Sanchez pour la relecture de certaines parties de cette recherche.

Introduction

A l'heure de la médicalisation du domaine de la sexologie, où le lien maladie et sexualité peut facilement être perceptible, j'ai opté pour un travail de recherche qui tente de comprendre la santé sexuelle selon la définition de l'OMS¹ non pas en rapport direct avec la maladie, le pathos, mais en lien direct avec la perception d'une « bonne sexualité » chez trois femmes qui ont accepté mon intrusion dans leur jardin secret. Comme il sera vu dans la méthodologie, la sexualité reste un objet d'étude difficile à approcher pour un chercheur désireux d'en connaître les pratiques dans l'intimité de gens ordinaires, c'est-à-dire d'une population non clinique, et le sens qu'ils en donnent en dehors des réseaux commerciaux liés au sexe (par exemple la prostitution ou la pornographie sur internet). En effet, bien que la sexualité aujourd'hui soit présente partout dans notre société et facile d'accès (les médias, la publicité, l'internet), le sexe ou plutôt la sexualité intime reste non seulement dans l'invisibilité (Bozon, 1999 ; Devereux, 1980 ; Le Gall et Le Van, 2003 ; Iacub et Maniglier, 2005), mais également tabou. Toutefois, il est intéressant de relever que la difficulté de raconter sa sexualité ou d'évoquer l'intime est un fait culturel comme en témoignent des études comparatives telles que celle de M. Bozon et M-L Heilborn (1996) au sujet de l'initiation amoureuse en France et au Brésil et qui relève qu'au Brésil, les femmes comme les hommes livrent des détails concrets qui contrastent avec le côté indirect et métaphorique des évocations de la sexualité dans les récits français.

Mais comment définir une « bonne sexualité » ? Que sous-entendent les trois femmes dans l'association de cet adjectif avec ce nom ? Pourquoi les interlocutrices se sont senties concernées par ce thème ? Comment définissent-elles une « bonne sexualité » ?

En 2002, l'OMS propose une définition de la santé sexuelle qui peut donner une première indication sur le consensus adopté par ceux qui l'ont formulée (médecins, sexologues, etc.) :

« La santé sexuelle est un état de bien-être physique, émotionnel, mental et sociétal relié à la sexualité. Elle ne saurait être réduite à l'absence de maladies, de dysfonctions ou d'infirmités.

¹ Organisation Mondiale de la Santé

La santé sexuelle exige une approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, ainsi que la possibilité d'avoir des expériences plaisantes et sécuritaires, sans coercition, discrimination et violence. Pour réaliser la santé sexuelle et la maintenir, il faut protéger les droits sexuels de chacun. »

« Etat de bien-être physique, émotionnel, mental et sociétal », « approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles », « expériences plaisantes et sécuritaires, sans coercition, discrimination et violence ». Ces quelques citations utilisent un vocabulaire peu précis, subjectif et relatif. Par exemple que signifie précisément « un état de bien-être » ?

Outre leur curiosité d'en apprendre plus sur le sujet et sur elles-mêmes, les trois informatrices n'ont pas pu me donner une définition précise de ce qu'est une « bonne sexualité », question que je leur ai posée au début des entretiens. Toutefois, elles ont souligné un point important à leurs yeux : avoir l'envie de chacun des partenaires. Cette idée se retrouve dans la définition de la santé sexuelle ci-dessus. Mais que se passe-t-il à la fin des entretiens ? Que raconte l'histoire de leur sexualité sur leur perception de vivre une « bonne sexualité » ? Quels rôles jouent la norme sociale et familiale sur les choix des pratiques sexuelles, sur le type de relation à l'autre sexe (vivre une histoire de couple ou une aventure purement sexuelle – fusionnel versus anti-fusionnel) et sur la féminité (souvent clivage entre se sentir femme avec du désir sexuel et être mère, cf. imagos maternelles et l'image de la mère se sacrifiant pour la famille et n'aimant pas ou ne s'intéressant pas à la sexualité) ?

Il est malgré tout possible de relier les pratiques sexuelles à leurs multiples significations et d'analyser le sens donné à cet état de « bien-être » que j'interprète comme faisant partie d'une « bonne sexualité » en faisant parfois appel à ma propre subjectivité.

Je me propose donc de plonger au cœur de la subjectivité, aspect trop souvent renié, détourné, voire méprisé par les sciences exactes et parfois même par les sciences humaines désireuses de cerner des faits sociaux, bien trop souvent à l'aide d'outils statistiques. En effet, les approches statistiques, bien que précises, livrent un témoignage partiel de la réalité. Ainsi, ce type d'approche ne m'a pas paru être le meilleur moyen pour appréhender la complexité de la sexualité de gens ordinaires, ne consultant pas en sexologie clinique. Il m'a paru plus adéquat d'aborder cette problématique avec un autre paradigme, celui de l'approche qualitative dans la méthodologie de l'ethnologie, domaine dans lequel j'ai suivi ma formation initiale. Cette approche permet de réfléchir sur le sens donné à la construction de la sexualité perçue comme « bonne » à travers le discours synchronique et

diachronique de trois femmes. L'approche de la sexualité par la thématique vague et subjective qu'est une « bonne sexualité » est « volontaire ». En effet, la « bonne sexualité » est régulièrement traitée dans les médias (radio, TV, magazine), les institutions et le discours médical comme un idéal à atteindre, sans savoir pourtant exactement de quoi il retourne. Pour certaines personnes, ce flou peut d'ailleurs devenir un motif de consultation en sexologie clinique.

A partir d'un questionnaire utilisé dans l'anamnèse sexologique issue du courant sexoanalytique, j'ai enregistré le témoignage de trois informatrices de trois classes d'âge différentes, issues du même milieu socio-économique (classe moyenne) et de deux types de cultures différentes (latine : tessinoise et brésilienne ; Europe continentale : Belgique). Comme le relatent certains sociologues (Bozon, 1999), il existe peu d'études sur les rapports entre les actes physiques sexuels et leur signification. A travers les trois discours sur le développement de leur sexualité, il sera question de comprendre le sens que donnent ces femmes à leurs rencontres sexuelles et/ou affectives, et à leur féminité. L'intérêt de ce questionnaire est qu'il aborde plusieurs thèmes permettant de dessiner une cartographie de la perception subjective de la sexualité actuelle ressentie comme « bonne » dans sa construction synchronique et diachronique individuelle, familiale et sociale. De plus, la vision psychodynamique et l'utilisation d'un vocabulaire sexologique élaboré au cours des années dans un contexte clinique donne un accès privilégié au monde intrapsychique d'une personne, à sa perception et donc à sa subjectivité. Du récit sur le développement de la sexualité de l'enfance à aujourd'hui, sur sa généralité et sur le rapport à l'autre sexe, ainsi qu'à son propre sexe, voici les trois pivots spécifiques de la sexoanalyse.

Dans mon analyse, de manière à pouvoir explorer les contours de la construction d'une sexualité perçue comme « bonne », je me suis servie des trois axes théoriques. Le premier axe est celui de la sexoanalyse, fondée par C. Crépault² au Canada, dans les années quatre-vingts, issue de la clinique sexologique essentialiste. Le second axe est la théorie des scripts élaborée par J. Gagnon et W. Simon aux Etats-Unis, à la fin des années cinquante et début soixante, précurseurs de la sociologie constructionniste, puis repris par des sociologues français comme Bozon. Le troisième et dernier axe est le concept de rite de

² Ph.D., Professeur honoraire du Département de Sexologie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), à la retraite depuis 2004. Président et fondateur de l'Institut International de Sexoanalyse

passage d'A. Van Gennep qui a influencé tout un pan de l'ethnologie française au début du XXème siècle. Les deux premiers courants peuvent à priori sembler opposés.

En effet, la sexanalyse a pour objet d'étude l'inconscient sexuel ayant ses propres mécanismes d'action et ses propres lois (Crépault, 2005) et s'inscrit donc dans un courant essentialiste. Elle s'intéresse aux interactions entre la sexualité, la genralité et le rapport tant à l'autre sexe qu'à son propre sexe en prenant en compte les réseaux conscients et inconscients dans l'exploration des liens entre les rêves, l'imaginaire érotique et les conduites sexuelles réelles. Elle porte un intérêt particulier dans « ce désir de comprendre le sexuel dans ses manifestations concrètes, symboliques, conscientes et inconscientes » (Crépault, 2005 :3) qui aurait une existence à part entière. Sur le plan thérapeutique, l'idée est donc de découvrir le sens caché des troubles sexuels. Pour Crépault (2005 :39), « les interdits sociaux ont eu pour effet de complexifier, de pervertir ou, au contraire, d'inhiber l'érotisme. Mais l'inconscient sexuel ne se laisse pas assujettir facilement ». Son hypothèse est que les fantasmes originaires sont encore bien présents dans les inconscients des individus et dans la production de l'imaginaire érotique. Qu'en est-il pour les trois informatrices ?

En revanche, la théorie des scripts s'est construite en réponse au naturalisme en vigueur dans les sciences naturelles et les sciences sociales depuis la fin du XIXème siècle, où l'univers est expliqué à travers le prisme du biologique. La sexualité est considérée comme une pulsion ayant sa propre existence et néfaste pour l'équilibre de l'ordre social ; il est donc impératif de la contenir par des règles sociales. Elle est ainsi fortement influencée par la psychanalyse freudienne, puis par les travaux de Kinsey³ sur le comportement sexuel des américains dans les années cinquante sans tenir compte des aspects psychiques. Le nouveau tournant qu'offre la théorie des scripts est de rejeter ainsi certaines conceptions traditionnelles de la sexualité et de proposer un ensemble de nouvelles idées ouvrant la voie aux courants émergents des années cinquante du constructionnisme social et du postmodernisme dans les sciences sociales et les sciences du comportement. S'élaborant sur plusieurs décennies, la théorie s'enrichit pour aboutir à une définition du script influencé par trois niveaux : l'intrapsychique, l'interpersonnel et l'aspect culturel. Le script est le lien entre le sentiment de désir et de plaisir ou de dégoût et de désintégration, et les

³ Kinsey a écrit deux ouvrages: *Sexual Behavior in the Human Male* (1948) et *Sexual Behavior in the Human Female* (1953).

activités corporelles qui sont associées aux contacts physiques de l'excitation. Le plaisir n'est donc pas automatiquement connoté à l'orgasme ou à l'érection (Gagnon, 1999, 2008). Dans cette perspective, la sexualité a besoin de contraintes pour pouvoir exister, car selon Gagnon et Simon, si ces contraintes sont levées, il y aura un désintérêt certain de l'humain pour celle-ci.

Si l'ontogénèse de la sexoanalyse, telle que l'a conçue Crépault, est essentialiste, la sexualité relèverait de l'innée. Dans le cas du constructionnisme, la sexualité est construite, ce qui semble opposé à la première approche. Il sera intéressant de croiser les deux approches pour mieux les comprendre et déterminer si elles sont complémentaires ou définitivement opposées.

En ce qui concerne le concept de rite de passage d'A. Van Gennep (1909), il permet d'appréhender de quelle manière s'effectue l'entrée dans la sexualité adulte chez les trois informatrices. Ce passage est symboliquement pourvu de significations qui révèlent une importance relative du premier rapport sexuel, le coït vaginal. En effet, une nouvelle dynamique s'inscrit à partir de ce tournant : le vécu relationnel dans la sexualité qui témoignera de la construction de cycles relationnels selon la souffrance et/ou la déception engendrée par une rupture. Il existe donc bien un avant et un après pour le premier rapport sexuel adulte.

Selon le constructionnisme, la sexualité est une expression sociale à partir d'un corps biologique. La question de la préséance de la construction de la sexualité par rapport à ce qui relève du naturel – essentialisme versus constructionnisme - s'est donc posée dans ce travail de recherche. Bien que le point de départ d'une relation sexuelle ou de l'autoérotisme soit le corps biologique, la question est de comprendre comment s'articule la perception, qui est une construction subjective par définition, d'une « bonne sexualité » chez ces trois femmes ?

La réflexion présentée ici s'inscrit dans les trois axes théoriques exposés ci-dessus et développés dans le premier chapitre. La démarche méthodologique employée est traitée dans le deuxième chapitre. Finalement, sept points sont abordés dans le troisième chapitre que constitue l'analyse. Tout d'abord, il est question de voir comment les sensations corporelles, données biologiques, s'inscrivent dans le culturel. Succède ensuite le point de

non retour⁴ évoqué par le rite de passage du premier rapport sexuel adulte. A partir de cette étape-clé, il existe une suite de cycles relationnels, oscillant entre relations sentimentales et amoureuses et relations sans affect ; les uns conditionnant les autres. Les imagos parentales montrent comment se construit l'idée de la femme sexuelle et de la femme mère, le rapport au sexe opposé et à son propre sexe, ainsi que l'influence sur le choix du partenaire. Avant de conclure l'analyse avec la question de la genralité dans le rapport à la féminité, entre construit et corps biologique, l'imaginaire érotique est mis en perspective avec la réalité du vécu et des pratiques sexuelles.

⁴ Ce terme renvoie à l'orgasme, donnée biologique quantifiable par des manifestations physiologiques, mais dont la qualité relève du subjectif. Je l'utilise ici comme une analogie.

Chapitre I: Cadre théorique

Pour analyser les données des informatrices, j'ai utilisé deux éclairages théoriques principaux, la sexoanalyse issue du courant essentialiste (sexologie) et la théorie des scripts sexuels issue du courant constructionniste (sociologie de la sexualité). L'intégration de ces deux approches m'a permis d'enrichir ma réflexion : bien que le corps biologique soit évoqué dans la sexualité, le développement sexuel, dans un contexte de santé sexuelle, se construit au gré des rencontres et des expériences vécues. Il est donc possible de suggérer l'hypothèse selon laquelle le développement sexuel est plutôt une construction intrapsychique, interrelationnelle et culturelle, qu'uniquement une prédestination.

L'approche sexoanalytique m'a aidé à approcher la question de la sexualité sous l'angle de la sexologie clinique, mais appliquée dans un contexte de santé sexuelle ; les scripts de la sexualité ont rendu compte des dimensions socio-culturelles.

Un troisième éclairage est apparu en filigrane, la notion de rite de passage, pour comprendre un moment-clé dans l'histoire de la sexualité d'une personne : l'entrée dans la sexualité adulte.

1. La sexoanalyse

Les premiers pas de la sexoanalyse, fondée par le Professeur Claude Crépault, se situent au début des années quatre-vingts. Après de multiples observations cliniques sur l'imaginaire érotique et sur les délinquants sexuels notamment, Crépault a constaté que le modèle comportementaliste, par lequel il était influencé à ses débuts, ne suffisait pas à traiter certains troubles sexuels, du moins à long terme. En effet, il écrit que ce modèle pouvait rendre possible une meilleure fonctionnalité génitale, mais sans véritablement changer la dynamique sexuelle du patient. Il décide donc d'aller au-delà du champ de la conscience, jusqu'à celui des « couches plus profondes du psychisme et des conflits inconscients, dont les troubles sexuels sont porteurs » (Crépault, 2004 : 1).

En effet, cette approche propose une explication du sexuel par le sexuel et renvoie à trois sphères. Tout d'abord, *la sexualité* « désigne l'ensemble des productions fantasmatiques et des conduites réelles qui sont une source potentielle ou manifeste du plaisir érotique [...], impression subjective spécifique susceptible de provoquer une excitation génitale » (Crépault, 2004 : 3). Puis, *la genralité* d'un individu signifie la quantité de masculinité et

de féminité présente. Enfin, *le rapport à l'autre sexe* se réfère à l'ensemble des perceptions conscientes et inconscientes concernant l'autre sexe biologique, ainsi qu'à son propre sexe biologique, axe récent inclus depuis quelques années.

De plus, la sexanalyse s'intéresse aux interrelations, aux concordances et aux discordances entre les manifestations sexuelles fantasmatiques, oniriques et réelles. « Les désirs érotiques circulent plus librement dans l'espace imaginaire que dans la réalité » (Crépault, 2005 : 17), puisqu'ils sont cachés, à l'abri du jugement social et les interdits sont donc plus faciles à transgresser (Crépault, 1981). Cependant, l'imaginaire a aussi ses limites : les contenus manifestes que le Moi ne peut tolérer sont bloqués ou évacués. Les productions érotiques imaginaires sont acceptables, si elles sont symbolisées ou transformées en leur contraire. Je me suis donc servie de cette spécificité pour interroger la construction de la sexualité d'une femme.

La sexanalyse propose une théorie originale du développement psychosexuel, issue d'une part des recherches empiriques en sexologie, et d'autre part de la connaissance psychanalytique, influencée notamment par les travaux de Stoller, dont les hypothèses sur le développement de la genralité. En effet, cette théorie est basée sur l'existence d'une phase de féminité primaire, la proféminité, commune aux deux sexes biologiques ; la masculinité est considérée comme une construction secondaire, facilitée par l'affaiblissement de la féminité de base et par l'émergence de l'agressivité phallique (facteur Y), force masculinisante. Les hommes auraient plus tendance au clivage entre l'objet d'amour et l'objet de désir que les femmes. L'angoisse de castration est une menace fondamentale pour l'homme qui, lorsqu'elle est trop grande, a du mal à concilier les aspects fusionnel et antifusionnel de l'érotisme. Qu'en est-il pour mes trois informatrices ?

En revanche, la fille n'a pas à changer de modèle d'identification pour développer sa féminité. Toutefois, le renforcement de la féminité (facteur X) passe aussi par une force additive, une force féminisante : la désirabilité, qui contient l'ensemble des conduites imaginaires ou réelles qui poussent la fille à être désirée physiquement. Ce principe rend l'individuation de la fille plus aisée que celle du garçon, mais plus fastidieux de mettre à l'abri son identité personnelle, puisqu'elle aura plus de difficulté à se différencier de sa mère (Crépault, 2004).

Par ailleurs, dans le développement ontogénique sexuel proposé par la sexanalyse, deux âges sont évoqués. Vers six mois où commence le complexe fusionnel : l'enfant acquiert

son premier noyau d'identité personnelle qui le conduit à une situation paradoxale : plus il s'individualise et moins il peut combler ses besoins fusionnels. A l'inverse, plus il satisfait ses besoins fusionnels et moins il peut s'individualiser. L'individuation est alors un mélange de satisfaction et d'insécurité : l'enfant se rend compte qu'il peut se passer en partie de sa mère, ce qui lui donne un sentiment de liberté et d'autosuffisance. En parallèle, il ressent la possibilité de la perdre et de se retrouver seul, ce qui lui provoque une anxiété de séparation et d'abandon, d'où la tentation de retourner dans ses bras pour soulager cette anxiété. Alors naît une autre menace, celle du réengloutissement, ayant pour conséquence la perte de son individualité. Pour surmonter cette nouvelle anxiété, il s'éloignera à nouveau de celle-ci (Crépault, 1997).

Par conséquent, la résolution du complexe fusionnel est d'une part l'intégration des besoins de fusion et d'individuation, et d'autre part, la dissolution des anxiétés sous-jacentes. Crépault (2004) écrit qu'une personne a résolu son complexe fusionnel, lorsqu'elle est capable à la fois de s'individualiser sans avoir peur d'être abandonnée, ainsi que de créer un lien fusionnel sans craindre d'être réengloutie et de perdre son identité personnelle ; beaucoup n'auraient pas réussi à intégrer ces deux paramètres à la fois (individuation/fusion).

Vers deux ans, lorsque l'enfant commence à conscientiser et à comprendre les différences entre les sexes (basé sur les recherches de Stoller), apparaît le premier noyau d'identité de genre, c'est-à-dire un sentiment plus ou moins grand d'appartenance à la masculinité ou à la féminité (Crépault, 1997).

En outre, le troisième besoin de l'enfant est la nécessité de « se sentir aimable », aimé et valorisé par sa mère, afin d'avoir la capacité d'aimer. Il est important qu'il puisse s'aimer et se « narcissiser » pour pouvoir créer un lien amoureux (Crépault, 1997).

A partir de cette approche qui permet d'avoir accès aussi bien au conscient qu'à l'inconscient, au social qu'à l'intrapsychique, et à la culture d'une personne, il est possible de dégager des scripts de la sexualité, définis pour une culture et à moment précis. Le premier rapport sexuel (coït vaginal) en tant que rite de passage peut en être une illustration.

2. Les scripts de la sexualité

John Gagnon et William Simon, sociologues américains ayant travaillé de nombreuses années au Kinsey Institute, élaborent dès les années soixante la théorie des scripts⁵ de la sexualité qu'ils reformulent conjointement, puis séparément, au cours de leur vie professionnelle. Leur démarche est de rejeter certaines conceptions traditionnelles de la sexualité et de proposer un ensemble de nouvelles idées ouvrant la voie aux courants émergents de l'époque, le constructionnisme social et le postmodernisme, dans les sciences sociales et les sciences du comportement.

Influencés par deux courants, l'Ecole de Chicago et l'œuvre de Burke, ils élaborent la théorie des scripts de la sexualité ; l'objectif est d'articuler les dimensions sociale et culturelle, les relations interpersonnelles, les relations qui se déroulent dans des situations collectives et des institutions, ainsi que leur intériorisation subjective et individuelle (Gagnon, 2008 : préf. Giami).

En effet, à cette époque, les sciences humaines sont influencées par le courant essentialiste/naturaliste dominant. Deux traditions (freudienne et kinseyenne), qui ont fortement influencé le domaine de la sexualité, partagent ainsi l'image prédominante de l'instinct sexuel, exigence biologique fondamentale, qui s'exprime de manière indépendante et qui doit être contrôlé par les matrices culturelles et sociales. La sexualité est pensée avant tout comme une menace pour la vie collective et doit impérativement être contrôlée, réprimée et canalisée par des institutions sociales et des systèmes normatifs⁶. Or, Gagnon et Simon adoptent une autre posture en venant même à penser que si les interdits sociaux sur la sexualité étaient levés, elle ne susciterait plus aucun intérêt. Au contraire, si la majorité des sociétés humaines avaient interdit la plupart des formes d'expression sexuelle, ça aurait été non pas pour contenir des forces antisociales, mais bien pour donner à la sexualité une importance qu'elle n'aurait pas eu autrement (Gagnon, 2008 : préf. Giami).

Critiquant la psychanalyse, Gagnon reconnaît toutefois qu'elle aurait inventé la sexualité moderne en fournissant à la culture occidentale, et en particulier à la culture américaine, un

⁵ Un script est défini comme un «*schème cognitif structuré*», soit un programme de conduite à tenir dans une situation donnée.

⁶ Ce thème a été développé par Michel Foucault, en France.

langage culturel permettant d'abord aux classes cultivées, puis au grand public (cf. culture de masse contribuant à la diffusion de la psychanalyse aux Etats-Unis), de « parler leur sexualité » d'une façon socialement acceptable. Ce langage permet un dialogue intérieur et la canalisation des pulsions sexuelles. La psychanalyse tout comme Kinsey aurait contribué à voir la diversité sexuelle au quotidien sous un certain angle. La première se concentrant plus sur les différents niveaux de significations conscientes et inconscientes que sur les comportements et les conduites. Tandis que le second s'est focalisé sur les variations sociales des comportements sexuels sans prendre en compte les aspects psychiques et se concentrant sur les activités sexuelles productrices d'orgasme, sans les hiérarchiser (masturbation, rêves nocturnes entraînant l'orgasme, caresses hétérosexuelles, coït hétérosexuel, relations homosexuelles et rapports avec des animaux) (Lhomond, 1996).

C'est dans ce contexte que naît la théorie des scripts de la sexualité qui, au fil de son élaboration au cours des décennies, mettra en évidence trois niveaux de scripts sexuels, vus comme des petits scénarios, qui influencent la construction de la sexualité d'un être humain : les scénarios culturels (les représentations sociales), les scripts interpersonnels et les scripts intrapsychiques. La relation entre ces trois niveaux est complexe et « change non seulement en fonction des cultures et des époques, mais aussi à l'intérieur des sous-groupes et des cultures, et des individus au sein de ces cultures et de ces sous-cultures. » (Gagnon, 2008 : 87). Alors que certaines personnes reproduisent fidèlement les prescriptions des scénarios culturels, d'autres ne le font pas et sont incapables de tenir les rôles attendus par la culture. Plusieurs réponses peuvent alors être mises en place comme le crime, la folie, l'art ou la science (Gagnon, 2008).

De plus, la difficulté à raconter l'activité sexuelle, en particulier en Suisse romande⁷ ou en France⁸, est liée au fait que rien de sexuel ne se produit qui n'ait été construit auparavant comme script. Dans cette perspective, les actes de la sexualité ne peuvent être appris, produits, perçus et vécus sans la médiation et le filtre des scripts, grilles narratives qui définissent les contextes, les acteurs et la séquence des pratiques d'une situation sexuelle. Interrogés sur eux-mêmes, les individus ne peuvent dire leurs actes que dans le langage des scripts, qui sélectionnent les éléments significatifs, découpent l'activité sexuelle en unités

⁷ Cf. la difficulté de trouver à Genève des témoins pour cette recherche

⁸ Cf. les diverses recherches faites en France (quelques unes sont proposées dans la bibliographie)

discrètes et douées de sens, et relie le sexuel au non-sexuel. Les sociétés occidentales développées sont caractérisées par la nomination complice d'un script positif de la sexualité conjugal-affectif et de son anti-thèse le script de la pulsion, qui représente la sexualité comme recherche compulsive du plaisir. Invisible pour les individus, la sexualité fait néanmoins l'objet de prescriptions, d'interventions et de discours publics. Dans le langage de la théorie des scripts, il existe des scénarios culturels qui ont classé et caractérisé l'activité sexuelle, de même que structuré la perception aussi bien dans les différentes aires culturelles qu'à des époques historiques. Avec l'émergence d'une sphère autonome de la sexualité, les descriptions et caractérisations de l'activité sexuelle sont devenues un élément des « disciplines de soi » et donc de la connaissance psychologique de soi (Bozon, 1999 : 7).

Par ailleurs, la particularité de l'activité sexuelle humaine est que bien que les pratiques sexuelles soient restreintes, leurs significations sont nombreuses. Les acteurs portent une grande importance aux significations de leurs pratiques sexuelles, partie intégrante de leurs comportements (Bozon 1993, 1999).

« Dans le désir humain, les corps ne sont pas agis par l'instinct : ils font ce qu'ils savent (pour l'avoir appris) et savent (i.e. se représentent) ce qu'ils font » (Bozon, 1999 : 3). Pour lui, dans le domaine de la sexualité, l'être humain est un « animal dénaturé » qui a perdu sa capacité d'agir d'instinct. Il lui faut donc passer par l'apprentissage qui résulte « d'une imprégnation qui ne passe pas nécessairement par la conscience, et qui ne repose pas uniquement sur des éléments explicitement sexuels. » (Bozon, 1999 : 3). C'est alors que « des liens de signification multiformes sont en permanence établis entre la sphère sexuelle et les autres sphères de la vie humaine. » (Bozon, 1999 : 3).

L'activité sexuelle tend toujours à se déployer dans le cadre de normes que les individus élaborent en observant les comportements des membres de leur réseau, tels qu'ils peuvent les percevoir et certaines pratiques peuvent être passées sous silence par rapport au groupe d'appartenance (Bozon, 1997, 1999 ; Courtois, 1998). Ici, il est question de la perception du sujet face à sa position dans son groupe d'appartenance avec le *comme* et le *différent*. Une lecture affective ou psychologique, ainsi qu'identitaire/identificatoire de la sexualité peut être effectuée.

Par ailleurs, ces différents processus identificatoires peuvent être facilités par les rites d'initiation. Les procédures symboliques des rites d'initiation aboutissent à une sorte de

naissance sociale au groupe, dans la référence à des règles, des croyances et des mythes collectifs, garants de soi et de l'identité. (Van Gennep, 1909, cité par Courtois, 1998).

3. Le premier rapport sexuel : un rite de passage

Aujourd'hui, le premier rapport sexuel ne correspond plus forcément au moment du mariage ou à la mise en couple pour les femmes (Bozon, 1993 ; Le Gall et Le Van, 2003). En effet, le rituel de la virginité des jeunes filles n'est plus soumis à l'emprise d'un groupe social. Elles ont désormais la possibilité de décider du moment de cet acte inaugural de l'entrée dans la sexualité adulte, même si ce choix n'est pas totalement libre des contraintes sociales. Toutefois, mieux informées que leur mère, c'est à elles seule d'effectuer le choix de ce moment auquel elles donnent un sens. Soulignons que la période de flirts et d'échanges sexuels non génitaux, avant la « première fois », est plus longue pour certaines (Le Gall et Le Van, 2003).

Durant longtemps, l'interprétation des rituels était imprégnée de son rapport étroit avec le sacré et la religion et ce n'est que récemment que les spécialistes se sont intéressés à des formes de rituels qui investissent le quotidien et le privé (Centlivres, 2000 ; Roberge, 2006).

Depuis les années nonante, une nouvelle réflexion s'ébauche sur les rites peu formalisés comme les rites de « premières fois » (Bozon, 1994), de la période de la jeunesse comme une période transitoire qui s'allonge vers l'âge adulte. Cette réflexion s'appuie sur la notion émergente de « rite individuel de passage »⁹ qui l'étudie comme « acte symbolique qui donne à vivre du sens »¹⁰. Dans cette perspective, le rite s'émancipe de ses formes strictes ; il s'individualise et se privatise, il se loge dans des actes personnalisés qui trouvent sens pour l'acteur dans la prestation rituelle ou la performance et qui, toujours, mettent en œuvre des symboles et des valeurs signifiants au niveau collectif. En se modernisant, les pratiques rituelles se transforment, mais leurs fonctions demeurent relativement constantes (Roberge, 2006).

⁹ Développé par David Le Breton, 2002, *Signes d'identités. Tatouages, piercing et autres marques corporelles*, Paris : Métailié, 224 p., cité par Roberge, 2006.

¹⁰ Jeffrey, Denis, 2003, *Eloge des rituels*, Québec : Les Presses de l'Université de Laval, 240 p., cité par Roberge, 2006.

Le premier rapport sexuel est un rite de passage universel. Toutefois, la signification et les conditions d'avènement diffèrent pour chaque culture, ce qui a été mis en relief dans un article sur les premiers rapports sexuels au Venezuela et en France, vécus, ressentis et exprimés différemment. Ce premier rapport est un seuil attendu pour chaque femme, mais toujours redouté (Letellier, 2007).

« On n'oublie pas le *premier rapport*. Il fait partie de ces événements qui s'impriment profondément dans la mémoire des individus, car ils marquent un passage et semblent annoncer tout un destin ». Cette phrase est citée par de nombreux sociologues qui écrivent sur le premier rapport sexuel (Bozon, Giami, Le Galle et Le Van, Letellier, etc.) et ceci en raison de sa valeur symbolique, « celle des premiers pas dans la sexualité adulte ». Les déclarations des femmes permettent d'établir le déroulement et la signification de l'événement, « qui n'est pas [seulement] un passage biologique immuable, mais un phénomène inscrit dans un contexte générationnel, social et psychologique ». Le déroulement du premier rapport sexuel fait partie de l'histoire personnelle de chacun, mais il renseigne aussi sur ses appartenances sociales et sur son époque (Bozon, 1993 : 1318)

Mais comment aborder théoriquement ce passage symbolique ? La notion de rite de passage développée par Arnold Van Gennep en publiant son ouvrage, *Les rites de passage* (1909), permet de cerner ses contours. Cet ethnologue roumain du début du XX^{ème} siècle rompt avec la tradition de l'étude des rites centrée sur les « fonctions mentales » et leur évolution (Centlivres, 2000). Il propose donc un schéma heuristique simple rendant compte de phénomènes dispersés géographiquement et historiquement en distinguant une séquence à trois phases (Bozon, 1997 ; Centlivres, 2000) :

1. la séparation ou préliminaire (rupture avec l'état antérieur)
2. la période de marge ou liminale (individu en attente d'un nouvel état)
3. l'agrégation (au nouvel état ou au groupe auquel le rite de passage permet de s'agréger, ou phase post-liminale)

Ces trois phases donnent un sens, une transivité du rite. L' « après » est qualitativement différent de l' « avant ». Dans la perspective des rites de passage, Van Gennep évoque donc que la vie est faite de seuils (liés à la condition humaine ; aux passages successifs indissociables à la vie), de coupures socialement et culturellement définies que le rite a pour fonction d'accompagner, de souligner et de légitimer. Le premier rapport sexuel fait partie pour la majorité des individus de cette condition humaine.

Le succès de ce schéma a été de rendre compte de tous ces moments de vie, telle que la naissance ou la mort, non pas uniquement comme étant des faits des sociétés dites primitives, mais également des sociétés modernes et post-modernes. Dans les premières, le passage est le moment d'apprentissage de la société qui permet à un individu d'être intégré dans de nouveaux réseaux d'échange matériels et symboliques, et d'être initié aux mythes et aux fondements sacrés de la communauté. Les rites de passage organisent un changement complet, irréversible et solennel. Dans les secondes, les rites de passage ont pour propriété de permettre une transition presque instantanée d'un statut à l'autre. La signification du rite de passage est plus importante que son aspect formel (Centlivres, 2000).

Deux aspects intéressants du rite de passage sont retenus par Centlivres (2000) : l' « axe du temps » et l' « épaisseur de la marge ». Ces deux concepts ont été développés par des auteurs comme Luc de Heusch (ethnologue) qui propose une triple catégorisation des rites (1971 ; 1995) : rites cycliques (temps circulaire, éternel retour des saisons et des événements cosmiques), rites occasionnels (ripostes aux menaces exceptionnelles tels que épidémies ou cataclysmes), et rites transitifs (déroulement irréversible du temps et ponctuent les étapes de la vie humaine, de la naissance à la mort).

Dans le cadre théorique, le premier rapport sexuel fait partie des rites transitifs qui témoigneraient de l'histoire singulière d'une personne. « Ils marquent toujours la différence irréversible, pour l'individu et les siens, entre un avant et un après, non seulement distincts dans le temps, mais qualitativement différents. » (Centlivres, 2000 : 37).

Pour le concept de l' « épaisseur de la marge », c'est Victor Turner qui l'a développé (*The Ritual Process*, 1969). Liminaire vient du latin *limen*, « seuil », « porte », « barrière », « ligne de démarcation », et Van Gennep consacre tout un chapitre à son franchissement au sens propre (objet, par ex. la porte) et au sens figuré (ce que ça représente). Les rites de passage ont donc un versant concret, matériel, et un versant métaphorique. La période de marge, ou liminaire, est à la fois inscrite dans l'espace et dans le temps ; c'est le lieu, et le moment, où tout bascule : le lieu du « pivotement » du sacré, lorsqu'il est franchi, la limite irréversible (Centlivres, 2000).

La question du passage est donc un processus, à la fois un avant et un après, un ici et un là-bas, séparation mais adhésion, perte mais gain, désidentification mais identification, inscrit

dans le temps (Centlivres, 2000 ; de La Soudière, 2000). Le passage est une condition nécessaire à tout progrès existentiel, puisqu'il touche l'identité personnelle et « avoir un 'problème d'identité', c'est avoir un problème d'entre-deux, c'est-à-dire mal supporter le passage où la fonction identitaire passe d'un pôle à l'autre » (de La Soudière, 2000 :10 ; Courtois, 1998).

Chapitre II: Méthodologie

Les pratiques sexuelles, excepté la pornographie, sont difficiles à aborder et à observer directement et Bozon (1999) parle de l'invisibilité de l'activité sexuelle. Cet auteur évoque trois manières de les appréhender : directement par l'observation participante posant un problème de méthodologie, indirectement par le discours des personnes elles-mêmes, et très indirectement à travers les représentations littéraires ou artistiques. C'est la seconde méthodologie qui a retenu mon attention.

1. Une démarche qualitative

Pour comprendre la manière dont se construit une « bonne sexualité », j'ai privilégié une enquête qualitative. En effet, comme l'écrit Roberge (2006), « la singularité et la perception individuelle sont au cœur de la démarche ethnologique de terrain ». Cette démarche s'articule en deux temps : la collecte des données et leur analyse. Le but est de rendre compte de la diversité des pratiques en dégagant les constantes dans les trajectoires individuelles.

Dans un premier temps, je me suis nourrie de lectures variées concernant la construction sociale et médicale de la sexualité, puis j'ai ensuite constitué un questionnaire semi-directif à partir de l'approche sexanalytique (cf. Chapitre II: 1. .

Il est à noter que l'utilisation d'un vocabulaire sexologique précis a parfois occasionné des réactions de gêne chez mes interlocutrices. Cela pourrait s'expliquer par l'effet de danger lié à une trop grande proximité, voire intimité, entre des inconnues. En effet, « un entretien sur la sexualité, même s'il s'agit d'une interview scientifique, est en lui-même une forme d'interaction sexuelle » (Devreux, 1980 : 160, cité par Bozon, 1999 : 6). Toutefois, la manière de parler de sa sexualité explicitement et sa perception sont inscrites dans une culture et une époque données et ne sont pas universelles comme en témoigne une étude franco-brésilienne sur l'initiation sexuelle ; les brésiliens évoquent plus précisément que les français leurs actes sexuels (Bozon, Heilborn, 1996). C'est peut être pour cette raison que Camilla, d'origine brésilienne, bien que ne travaillant pas dans le domaine de la sexualité a accepté de participer à ma recherche.

1.1. La collecte des données

La collecte des données s'est effectuée à Genève, en Suisse, par des entretiens semi-directifs adaptés au discours de chaque individu. A partir d'une grille de questions sexoanalytiques semi-directives, j'ai interrogé trois femmes : deux à leur domicile (Camilla et Hanne) et une dans mon bureau (Alissa). Les entretiens se sont déroulés sur deux périodes de 2h30 pour chacune d'entre elles, soit 5 heures d'entrevue par personne.

Mon objectif était de cerner le plus largement possible leur développement psycho-sexuel à travers leur vécu dans leur quotidien, leurs rêves et leur imaginaire érotiques, puis de comprendre comment elles ont construit, à travers leurs expériences, une sexualité qui, lors du début de ma recherche, était considérée comme « bonne ». Le questionnaire (cf. Chapitre II: 1. est inspiré de l'anamnèse utilisée par la sexoanalyse lors de l'investigation sexologique de clients venant consulter un sexologue pour une difficulté sexuelle. Les cinq axes qui ont été abordés sont les suivants : la genralité et le rapport à l'autre sexe, ainsi qu'à son propre sexe, le bilan sommaire de la vie sexuelle (de l'enfance à aujourd'hui), les rêves sexuels, l'imaginaire érotique et les imagos parentales.

1.2. L'analyse des entretiens

L'analyse des entretiens s'est déroulée en deux temps. Tout d'abord, après avoir retranscrit entièrement les entretiens, j'ai thématiqué, puis synthétisé chaque histoire de vie pour accéder à une première analyse des données. Ce travail a permis de reconstruire l'histoire de vie de chacune des informatrices. Puis, j'ai repris les retranscriptions de départ pour analyser les points-clés qui sont ressortis des entretiens. Bien que for intéressant, la richesse de ces données m'a malheureusement obligée à réaliser des choix dans les thématiques pour en favoriser certaines.

De ce fait, j'ai traité sept points principaux : les sensations corporelles, le premier rapport sexuel vécu comme un rite de passage à une sexualité adulte, les cycles relationnels (sentimentalisé versus non sentimentalisé), l'influence des imagos parentales sur le développement de la sexualité et les choix du partenaire, l'imaginaire érotique et enfin le rapport à la féminité.

1.3. Les limites de la recherche

Dans le but de cerner le plus largement cette construction, deux entretiens pour chaque personne ont été nécessaires. Cependant, la durée de ces entretiens n'a pas paru avoir

dérangé mes informatrices qui semblaient avoir du plaisir à se raconter et parfois à faire des liens dans la compréhension de leur vécu sexuel. Toutefois, ceci a rendu la retranscription et l'analyse des entretiens longues et difficiles. Par conséquent, je n'ai d'ailleurs pas pu exploiter toute la richesse des informations drainées au cours des entretiens. De ce fait, cette recherche pourrait encore être approfondie dans le cadre d'autres thématiques, car il me paraît intéressant de comprendre, pour le champ de la sexologie clinique, comment s'élabore une « bonne sexualité » qui est toujours en construction.

En outre, l'objet d'étude qu'est la sexualité, n'étant pas directement observable, des biais peuvent s'introduire et soulever la question du crédit donné au déclaratif. En effet, il n'est pas exceptionnel que certaines pratiques soient passées sous silence (Le Gall, Le Van, 2003). Il aurait été ainsi intéressant de recouper les informations avec d'autres sources (historiques par exemple). Cependant, ma recherche ne veut pas trouver une vérité, mais plutôt écouter la manière dont une femme raconte son histoire et vit sa sexualité à partir de son corps et en relation avec les Autres (femmes et hommes). La parole de mes trois informatrices n'a donc jamais été remise en question.

Pour conclure, il est à noter que mon étude ne repose que sur trois entretiens et ne peut donc pas énoncer de généralités. Il est avant tout question d'une exploration de la construction d'une « bonne sexualité » à travers le témoignage de femmes qui ne consultent pas en sexologie clinique.

2. La participation à la recherche

La recherche d'informatrices a été bien difficile. En effet, j'ai commencé par utiliser mon réseau de connaissances pensant faciliter la parole et la rencontre avec d'autres femmes ; l'idée étant de passer cette première barrière et de faire appel à leurs propres réseaux de connaissances.

Or, je me suis confrontée à la gêne que suscitait ma démarche, lorsque je leur faisais mention de ma quête d'informatrices estimant avoir une « bonne sexualité », afin de me raconter l'histoire de leur sexualité, de l'enfance à l'âge adulte. Cette gêne était identifiable à travers divers signes corporels : petits rires, grande ouverture des yeux ou léger recul du corps.

C'est ainsi que j'ai essuyé de nombreux refus. Les raisons évoquées étaient diverses : trop longtemps en couple et n'avaient donc plus rien à raconter, situation conflictuelle de couple, ou encore pudeur à l'égard de raconter sa sexualité. Certaines ont toutefois évoqué des témoins potentiels, des connaissances en couple depuis peu (jeunes mariés ou en couple depuis quelques mois, voire un ou deux ans), me laissant suggérer ainsi que leur perception d'une « bonne sexualité » est liée à la nouveauté et aux premières années de vie à deux.

Ainsi, deux catégories de femmes se dessinent parmi celles que j'ai rencontrées: celles qui disent ne pas vivre en ce moment une « bonne sexualité » et les autres qui trouvent ma démarche intéressante, mais ne conçoivent pas de livrer leur intimité sexuelle, même si elle est positive.

Ceci m'a conduit à penser que la sexualité reste un tabou bien ancré parmi la majorité des femmes rencontrées, alors que mon présupposé était qu'elles étaient plus libres que leur mère de parler de leur sexualité. Comme il a été souligné précédemment, raconter sa sexualité à un(e) inconnu(e) n'est pas inscrit dans la culture de notre pays.

Au vu des résistances que cette demande a suscitées auprès de mes congénères, j'ai décidé d'utiliser mon réseau d'adresses électroniques pour arriver à satisfaire mon appel à témoin. Cette nouvelle approche s'est malheureusement aussi soldée par un échec.

3. Les informatrices

Finalement, j'ai trouvé trois femmes (cf. Annexe I) estimant vivre une « bonne sexualité » et acceptant de répondre à mes questions. Toutes avaient comme point commun de travailler dans le domaine de la santé, dont deux dans celui de la sexualité. Ces dernières m'ont d'ailleurs apostrophée pour participer aux entretiens, lorsqu'elles ont entendu le thème de ma recherche.

Les trois informatrices ont évoqué deux motivations quant à leur collaboration à cette aventure : la curiosité et l'intérêt de découvrir les questions que j'allais leur poser comme si je détenais des connaissances susceptibles de les enrichir, ainsi que leur connaissance de la difficulté à trouver des « volontaires » pour une recherche.

Les prénoms sont fictifs et choisis en fonction de leur origine respective. Au moment des entretiens, Hanne, d'origine belge, est la plus jeune et a 25 ans. Elle est célibataire et habite encore avec son ex-partenaire qui doit quitter l'appartement prochainement. Elle a un

nouveau partenaire depuis quelques semaines. Elle n'a jamais eu d'enfant. Camilla est d'origine brésilienne et a 31 ans. Elle est mariée depuis sept ans avec un Suisse. Elle n'a pas encore d'enfant, mais projette d'en avoir. Alissa est la plus âgée avec ses 42 ans. Elle est d'origine tessinoise, mariée avec un enfant. Cette dernière n'habite pas à Genève et ne s'y rend qu'occasionnellement.

Les trois femmes représentent chacune une tranche d'âge, la vingtaine, la trentaine et la quarantaine, permettant ainsi d'avoir une perspective développementale. Cependant, elles sont issues du même milieu socio-économique (classe moyenne), même si elles viennent de deux types de cultures différentes (Suisse italienne et Brésil ; Belgique).

Chapitre III: Analyse

1. Les sensations corporelles : du corps aux scripts

Je vais aborder dans cette partie les sensations corporelles en commençant par les premières sensations d'excitation, qui ont pu être repérées par les deux femmes travaillant dans le domaine de la sexualité, mais pas par la troisième, dont les souvenirs remontent seulement jusqu'à la préadolescence. Puis, j'enchaînerai par la découverte de ces sensations par rapport aux relations sentimentalises ou non durant la période de l'adolescence. Enfin, la question de la stimulation des cinq sens, présente dans le discours des trois personnes, sera effleurée.

1.1. Les premières sensations

Camilla est la seule à ne pas avoir de souvenirs d'enfance concernant les premières sensations corporelles contrairement à Hanne et à Alessia. En effet, ses premiers souvenirs remontent à l'âge de 13-14 ans, lorsque son cœur battait pour un jeune homme qui passait toujours en voiture dans sa rue. Elle décrit un état émotionnel et non physique qu'elle repèrera uniquement dès sa première relation amoureuse d'adolescente vers ses 15 ans.

En revanche, les deux autres informatrices repèrent leurs premières sensations corporelles dès l'enfance (dès 3 ans). Peut être que ce repérage a été possible grâce à leur formation dans le domaine de la sexualité. Néanmoins, elles décrivent des sensations de chaleur et de plaisir dans le bas ventre qu'elles découvrent par hasard, puis qu'elles reproduisent à travers différents jeux d'enfant : le gros ballon rond sur lequel il est possible de rebondir, la balançoire, la rampe d'escalier ou encore les jeux de lego.

Alessia se souvient que vers 5-6 ans :

« Il y avait des ballons comme ça et on sautait. Et ça me plaisait beaucoup. [...] Et aussi j'adorais de descendre par les escaliers là... et ça, je me souviens très bien, [...] je me souviens que j'adorais ça. Que c'était comme une... je dis après comme une drogue. Je le faisais vraiment avec plaisir et je me souviens très bien que c'était très chaud. »

Cette période de découverte va jusqu'à l'âge de 10 ans, puis s'arrête, sans qu'elles puissent en donner la raison, à nouveau par hasard. Ces découvertes de sensations ne sont pas encore connotées sexuellement. Elles sont juste agréables et reproductibles à travers différents supports et seront codifiées sexuellement seulement plus tard, une fois le passage

à la préadolescence et/ou l'adolescence amorcé. Le jet douche sera un nouvel objet de plaisir et d'excitation à la préadolescence (Hanne), à l'adolescence (Alessia) et à l'âge adulte (Camilla).

« Et puis forcément quand on grandit, il y a des jouets que je n'ai plus utilisé parce que ce n'était plus de mon âge, ni les lego, ni... c'est des trucs que j'ai abandonnés quand c'était plus de mon âge de jouer avec ces trucs-là, hein. Et puis, j'ai gardé la douche à la main, j'pense [elle éclate de rire] » Hanne

C'est vers 15-16 ans que les trois adolescentes reprennent la découverte de leurs sensations corporelles, mais cette fois-ci dans leur rencontre avec le sexe opposé.

1.2. Les flirts

Entre 16 ans et 20 ans, vient le moment des flirts, durant lequel se fait l'apprentissage des préliminaires ou d'une présexualité ; c'est-à-dire sans pénétration vaginale ni anale. La durée est variable pour chacune d'elle et deux groupes se dessinent. D'un côté, il y a celle qui passe rapidement de la découverte à la pénétration : une année pour Hanne (de 16 ans à 17 ans). De l'autre côté, il y a les deux autres femmes qui vivent plus longuement cette découverte : trois ans pour Camilla (de 16 ans à 19 ans) et Alessia (de 17 ans à 20 ans). Durant cette période, chacune vit son apprentissage à sa façon, selon son idée de la sexualité, du rapport de pouvoir entre les hommes et les femmes, au rythme de ses découvertes de sensations physiques (plus ou moins agréables) et avec ou sans partage sentimental.

Toutes les trois ont commencé par embrasser avec la langue : sensation vécue comme agréable, par exemple, Camilla s'exclame :

« Quand j'ai embrassé la première fois, j'ai trouvé ça délicieux, j'ai adoré et puis ça a resté... »

De même que toucher et être touchées, mais à des degrés différents selon leur *romantisme attitude* ou pas est agréable. Chacune va gérer sa sexualité par rapport à ses représentations culturelles (ce qui se fait ou pas à leur âge). Trois types de garçons se profilent en fonction des attentes de chacune et dont une trace sera gardée dans leurs futurs choix de partenaires (cf. chapitre 5) : l'homme à dominer, l'homme utilitaire et l'homme à aimer. Camilla est surnommée *pipoca*¹¹ par les garçons qui racontent qu'elle les chauffe et à la dernière minute, elle s'en va :

¹¹ Pop-corn, trad. portugais

« [A]vant que je parte du Brésil, tout ceux que j'avais envie d'embrasser, moi je faisais. Bien ou pas, ça je peux dire [...]. Mais seulement qu'ils s'énervaient avec moi, parce que les filles qu'on embrasse, on appelait de *pipoca que esquentava esquentava e na ora que tavà esquentando, eu saia fora*¹². [...] Ouais, je rendais dingue. Mais quand on devait finaliser les choses passer aux choses sérieuses, je devais partir, je devais rentrer, je devais chaque fois faire quelque chose. C'est pour ça que ça ne durait pas trop. »

Elle raconte par exemple qu'elle allait jusqu'aux caresses génitales pour le garçon, mais sans qu'il ait pu ni lui enlever sa culotte ni lui mettre la main dedans. Son désir était alimenté principalement par la recherche de tester son pouvoir de séduction sur les garçons, à les rendre fous d'excitation, mais sans rien leur donner d'elle en retour. C'est d'ailleurs son fantasme central (cf. Chapitre III: 5.). Ici, l'homme est à dominer :

« Et quand je disais non, ils étaient encore plus excités. Je crois que c'est ça qui m'excitait, c'était de voir, d'avoir le pouvoir de dire non. C'est ça que je trouvais que c'était bien. »

Hanne est également allée jusqu'aux caresses génitales, en franchissant une étape supplémentaire, la masturbation réciproque manuelle et orale. Son but était d'entrer rapidement dans la sexualité (coït) pour différentes raisons (cf. Chapitre III: 2.). C'est ainsi que dès l'âge de 15 ans, elle a franchi l'étape des préliminaires plus rapidement (du baiser avec la langue aux caresses orales et génitales) que les deux autres, ainsi que celle du premier rapport sexuel. Ici, l'homme a une dimension utilitaire.

« On s'embrassait, on se masturbait, on a commencé à se toucher et eh... mais ça on faisait déjà avant comme on pouvait dans les contextes où on pouvait. »

« C'était juste que je voulais l'faire et voilà ! [Rire] Après il y en a eu d'autres. »

En ce qui concerne Alessia, elle se décrit comme fleur bleue. Durant son séjour en Suisse allemande, elle vit sa première histoire d'amour avec un jeune Suisse allemand, durant 6 mois ; elle avait alors 17 ans. Elle l'embrasse avec la langue, ils se caressent le corps « chastement », d'ailleurs ils se touchent à peine, même s'ils dorment ensemble dans le même lit. Elle recherche une relation amoureuse, une compagnie. Ici, l'homme est à aimer, un mélange entre l'amour et l'amitié.

« [J]'étais vraiment amoureuse et on dormait dans le même lit, mais c'était pas beaucoup vraiment passé, c'était un peu de « bisous », mais pas de sexe, mais ça c'était mon premier sorte de copain. »

¹² Pop-corn qui chauffait, chauffait et au moment où ça chauffait, s'en allait, trad. Portugais.

Cette phase d'apprentissage des jeux de la relation sexualisée avec l'autre sexe a été vécue de manière agréable et positive pour la construction de leur identité de femme. Ce qu'elles cherchent à explorer à travers leurs sensations corporelles et émotionnelles est avant tout leur relation à l'autre sexe, à l'homme. Pour Hanne, l'homme est utilisé comme un moyen pour arriver à ses fins, le premier rapport sexuel. Pour Alessia, il y a le désir de rechercher l'amour, sa moitié, il est question d'un élan romantique. Enfin pour Camilla, l'homme est un être à dominer à travers son pouvoir de séduction.

Les trois informatrices évoquent régulièrement dans leur discours sur les sensations d'excitation, les cinq sens.

1.3. Les cinq sens

La stimulation de l'excitation sexuelle passe par le corps, spécialement par les cinq sens. Les trois femmes se réfèrent régulièrement à la vue, au goût, à l'odeur, à l'ouïe et au toucher, dont certains peuvent prédominer par rapport à d'autres. Toutefois, leur discours met en évidence l'importance d'une mise en situation connotée comme un rapprochement possible avec l'autre sexe pour que se déclenche le désir ou l'excitation. La stimulation d'une partie du corps n'est pas suffisante pour déclencher une excitation corporelle (relationnelle ou autoérotisme). Il est également nécessaire de donner un sens, une signification sexuelle ou émotionnelle, pour qu'il se passe quelque chose de cet ordre. Un script sexuel doit émerger avec ces trois niveaux, l'intrapsychique, l'interpersonnel et le culturel, pour que leur excitation s'installe d'une part dans leur tête, puis s'inscrive dans leur corps. D'ailleurs, il est à noter qu'une confusion entre les mots « excitation » et « désir » est régulièrement faite, alors que dans le domaine de la sexologie clinique, une distinction claire est faite entre ces deux termes.

Camilla exprime bien le sens divergent que peu prendre un même toucher, la main d'un homme sur ses seins, dans un espace-temps différent. Adolescente, Camilla était très excitée, lorsque son premier petit copain lui caressait les seins. Or aujourd'hui, le toucher de son époux sur cette zone du corps ne provoque plus aucune excitation et :

« c'est plutôt dans la tête, quand on commence à s'embrasser et tout. Et puis... ouais dans l'imaginaire. Dans le réel, pas trop. [...] Non. Je n'aime pas qu'il touche mes seins. Je sens rien du tout. Non. Ça c'était quand j'étais adolescente [sourit malicieusement], on sentait que c'était excitant, parce qu'on pouvait pas aller jusqu'à la fin. Mais maintenant, c'est... non je n'ai pas. »

Elle explique cette perte d'excitation du toucher de son partenaire sur ses seins par rapport à l'accessibilité des rapports sexuels. Aujourd'hui, mariée, elle a appris à communiquer aisément ses désirs et ses besoins à son époux. Alors que jeune, c'était non seulement une découverte des sens, mais également un moyen de vivre sa désirabilité et son excitation autrement que par la pénétration, acte qu'elle ne voulait pas encore vivre. En effet, dans son script sexuel, à l'adolescence, il n'était pas question d'être pénétrée par un garçon, afin de ne pas avoir une mauvaise réputation. D'ailleurs, sa mère avait également peur qu'elle ne trouve pas d'époux pour cette raison. En effet, l'homme brésilien est décrit comme pouvant être volage, alors que la femme doit de préférence avoir eu un minimum de partenaires sexuels (cf. Chapitre III: 4.) :

« Ma mère avait peur surtout qu'aujourd'hui, je couche avec un, et puis je sors avec, et puis demain avec un autre, et puis un autre. Et puis après, quand je trouverai le bon, que lui soit un peu 'préconceptueux', parce que les brésiliens ils le sont. C'est ça, pour une femme, leur parcours sexuel doit être très très court... Pour pas dire qu'elle était usée ou des mots comme ça. Ça c'est .. je trouve ignoble. Mais ils sont comme ça... »

Une autre illustration peut être donnée avec le sens de la vue. Le regard qu'elles portent à un moment donné sur un homme, des parties de son corps (thorax, mains, torse) ou de son apparence vestimentaire, et celui qu'il leur rend, interprété comme son propre désir pour elles, sont également de forts pourvoyeurs d'excitation. Sur les trois informatrices, Camilla et Hanne sont celles qui évoquent ce désir du partenaire pouvant provoquer leur excitation. Il s'exprime par des mots, des soupirs, un regard ou un toucher. Le contexte des regards échangés fait également partie d'un scénario pouvant débiter certaines fois sans arrière pensée comme une sortie en montagne, et d'autres fois dans un contexte explicite et prévisible qui peut être, par exemple un dîner aux chandelles ou la vision d'un film pornographique. De plus, le regard d'une amie ou d'un ami ne produit pas le même impact que celui de l'homme aimé ou désiré. Parfois même, il n'y a pas besoin de mots :

« Lui n'a même pas besoin de me toucher des fois. Des fois, c'est la situation. L'ambiance. [...] c'est plutôt dans certaines situations. Ouais c'est plutôt... ouais comme j'ai dit : la présence, la façon de regarder. Ça, ça vient tout. » [Camilla]

Toutes ces stimulations physiologiques, mises dans un contexte, prennent une valeur qu'elles n'auraient pas eue dans un autre contexte. Quel est le scénario des premiers pas vers la sexualité adulte ?

2. La première fois : un rite de passage

Après une durée plus ou moins longue de flirts, vient le premier rapport sexuel (dépuçelage). Elles abordent et vivent ce moment de manière différente (individuel). Une particularité est toutefois à mentionner. Bien qu'il soit inoubliable, l'impact du vécu, qu'il soit positif, neutre ou négatif, n'a pas une incidence aussi importante que mes pré-supposés de départ. Ce sont plutôt les déceptions amoureuses qui influenceront leur vécu par rapport à leur désirabilité face aux hommes en les fragilisant (petite amie légitime versus femme fatale), ainsi que leur comportement sexuel (relation amoureuse versus consommation d'hommes) (cf. Chapitre III: 3.).

2.1. Le rite de passage

Le vécu du premier rapport sexuel peut être abordé comme un rite de passage selon le schéma à trois phases de Van Gennep (1909) : la période de séparation ou préliminale, la période de la marge ou liminale, et la période d'agrégation ou post-liminale. L'idée sous-jacente ressortant des entretiens est la volonté de vivre une expérience corporelle et intrapsychique qui permet de passer du groupe des jeunes filles vierge à celui des jeunes femmes adultes à partir duquel il est possible de vivre enfin « sa vie ».

La première phase, la période de séparation, s'est déroulée, dans les trois cas, lors d'un voyage ; une distance géographique est parcourue et éloigne la jeune femme de son lieu de vie : la montagne (Hanne), les Etats-Unis (Camilla) et l'Italie (Alessia). Cet éloignement permet peut être de pouvoir prendre une distance d'avec son statut de vierge ou d'appartenance à ses parents avant de réintégrer son environnement social et familial habituel.

L'âge de la première fois varie. Camilla et Alessia ont eu leur premier rapport sexuel approximativement au même âge : 19 ans et 20 ans. Pour l'une, c'était une courte aventure, le premier petit copain aux Etats-Unis :

« J'avais 19 ans, j'ai eu un copain, la première relation aux Etats-Unis. » [Camilla]

Et pour l'autre, c'était une relation amoureuse qui a duré 6 mois :

« J'étais tombée très très amoureuse presque une année ! [avant de se mettre en couple] » [Alessia]

Tandis que Hanne, plus jeune (16-17 ans), avait comme but de le faire à tout prix, car elle pensait que les autres filles étaient déjà passées par cette étape. La pression du groupe

qu'elle se met seule, basée uniquement sur une « impression », semble opérer dans son choix de réaliser ce rite de passage rapidement. Par ailleurs, plus tard, elle s'est rendu compte que ce n'était pas le cas et a éprouvé le sentiment, dès lors, d'avoir quelque chose en plus par rapport aux autres filles de son âge :

« En fait, j'voulais que ça... j'pense que j'étais un peu focalisée sur eh... que je voulais y arriver, tu vois [rire] ... un peu coute que coute. »

« Et puis j'pense qu'on a toujours l'impression que... que tous les autres l'ont fait et puis pas toi et puis qu'tu es en retard, enfin ce genre de truc là... ouais... »

La seconde phase, la période de marge, a eu une durée variable et a été vécue de manière différente (cf. Chapitre III: 2.2.).

La troisième phase, la période d'agrégation, a permis un retour dans le groupe, mais dans une nouvelle perspective, celle d'être entrée dans la sexualité adulte. Parfois, elle correspond à la fin de la relation comme dans le cas de Camilla (cf. Chapitre III: 2.3.) et d'autre fois pas.

2.2. Le vécu de ce rite initiatique

Ce premier rapport sexuel a été vécu de trois manières différentes par les informatrices : positive, négative et neutre. Il peut être bien vécu dans une découverte de quelque chose qui n'a pas pu être imaginée, bien que certaines d'entre elles aient recueilli certaines informations avant de le vivre grâce aux amis, à la parenté, à la société, à la religion ou aux médias de masse comme en témoigne Alessia :

« J'avais aucune idée de ce qui se passerait, que on a mal et qu'il y a le sang, je savais, ça c'était mon stade des informations et c'était pas du tout comme ça en fait. Oui oui. Eh... et bon là, j'ai commencé vraiment ma vie. »

Ou encore, il peut être vécu dans une sorte de neutralité affective, où ce qui compte avant tout est le dépucelage pour des jeunes filles comme Hanne qui avait déjà été loin dans ses contacts sexuels à travers la masturbation réciproque, la fellation ou le cunnilingus. Ici, il n'est question que d'une formalité : la pénétration. Il n'est par conséquent pas nécessaire d'être amoureuse et la relation sentimentale est dissociée du premier rapport sexuel vécu comme un acte initiatique, même si ceci se rencontre plus généralement dans le discours des garçons :

« En fait ma première expérience de pénétration si on veut, [Rire], hum... c'était à ce moment-là, entre 16 et 17 ans, j'sais plus exactement à quel âge vraiment... eh... avec un gars dont je n'étais pas vraiment amoureuse. »

A l'occasion de ce premier rapport sexuel, deux femmes, Hanne et Alessia, n'ont pas fait part de leur virginité à leur petit copain. Hanne évoque plusieurs hypothèses : ne pas se sentir vulnérable par rapport à lui, la honte de ne pas l'avoir fait, car elle avait l'impression que c'était plus tard que les autres, ou craignant « la pub d'un bon coup » pour l'un de ses copains avec qui elle avait eu une petite histoire et dont elle était amoureuse. Par contre, Alessia n'a pas commenté son silence. Pour les deux, cette expérience s'est bien déroulée.

« Donc, ça s'est bien passé. [...] Moi j'ai pas saigné, j'ai pas eu mal eh.. C'était plutôt bien [rit]. »
[Hanne]

« C'était ma première fois avec lui. [...] J'étais vieille, j'avais 20 ans. Et... c'était... j'aurais pas pu souhaiter mieux en fait, même qu'on avait pas... tu sais on avait pas parler... on avait pas... mais c'était vraiment beaucoup, parce que eh eh eh pour moi c'était vraiment quelque chose de spécial. » [Alessia]

En revanche, Camilla l'a mal vécue. En effet, bien qu'elle ait annoncé à son partenaire qu'elle était vierge, ce dernier ne l'a pas cru et n'a pas pris de précaution particulière :

« Et lui il était assez choqué parce qu'il pensait que je plaisantais, que j'étais pas vierge comme je lui disais. [...] On a couché ensemble seulement une fois. C'était dégueulasse, c'était horrible, j'ai détesté. »

« Et lui... il est venu, et puis on a fait des choses et puis moi, j'ai rien senti du tout. C'était vraiment désagréable. [...] son sexe est rentré dans le mien et puis moi... je sentais absolument rien [son ton de voix monte] ! Je sentais douleur, ça faisait mal plus qu'une autre chose. J'ai pas AIME. »

En outre, les informations que Camilla et Alessia avaient entendues autour d'elles n'ont pas correspondues à leur vécu : dégoût et déception pour Camilla et bonne surprise pour Alessia :

« Tout le monde dit que c'est la première fois c'est bien... [...] ça n'a rien de plaisant. C'était quelconque ! » [Camilla]

« On était ensemble et c'était « ahahah », toucher le ciel avec un doigt comme ça. Et là, j'ai eu ma première expérience sexuelle génitale. » [Alessia].

« J'avais aucune idée de ce qui se passerait, que on a mal et qu'il y a le sang, je savais, ça c'était mon stade des informations. Et c'était pas du tout comme ça, en fait. » [Alessia]

Alessia ajoute :

« avec lui, dans l'espace de 6 mois, j'ai appris tout eh... eh.... Eh....eh.. Regarder, bécoter, petting et jusqu'à justement le sexe oui génital et oral. »

2.3. La fin de la relation

L'issue de cette première relation sentimentale ou non n'a pas été vécue comme un drame, mais s'est plutôt inscrite dans une suite logique. Camilla ne voulait pas poursuivre sa relation avec l'homme qui ne l'avait pas respectée :

« Donc oui, on a couché ensemble seulement une fois. C'était dégueulasse, c'était horrible, j'ai détesté. »

Hanne ne se souvient même plus de quelle manière la relation s'est terminée :

« Ouais... alors j'sais plus très bien pourquoi on s'est séparé. »

L'histoire amoureuse d'Alessia s'est terminée avec son départ pour l'Allemagne. Ils se sont écrit un temps, puis comme elle l'exprime : « Loin des yeux, loin du cœur ! ».

Par conséquent, si le premier rapport sexuel ne marque pas forcément les prochaines rencontres, il reste un souvenir plus ou moins précis laissant une trace positive, neutre ou négative en fonction de ce qu'a vécu la personne. Il représente plutôt un rite de passage à la sexualité adulte et la fin de cette première relation laisse encore moins de souvenirs précis.

3. Les Cycles relationnels

Les différents cycles de relations qui alternent entre période de célibat, relations sentimentales et relations purement sexuelles sans investissement affectif sont abordés dans cette partie. Un des facteurs qui influencent le choix de vivre un type de relation n'apparaît pas comme un hasard. L'impact de la déception amoureuse influence fortement le comportement sexuel et le rapport à l'autre sexe et conditionne le désir de vivre une relation amoureuse ou purement sexuelle avec des amis ou des inconnus. La prise de risque relationnelle et émotionnelle est une expérience du lien - se sentir aimable et aimée pour pouvoir aimer à son tour - qui marque plus le développement de la sexualité que l'expérience corporelle vécue conjointement (cf. Chapitre III: 2.).

3.1. La rupture amoureuse

Dans les trois histoires, la rupture amoureuse est un événement marquant et douloureux qui touche la femme dans sa désirabilité. Pour se sentir mieux, après une phase plus ou moins

longue de célibat, une attitude conquérante est adoptée. Il s'agit de reprendre confiance en soi sans investissement du lien amoureux, afin de ne pas souffrir.

Toutes les trois ont vécu une ou plusieurs ruptures avec des hommes qui ont eu d'autres aventures parallèlement. Elles l'ont appris à leur dépend et leur réaction a été différente. Hanne est la plus discrète concernant ses émotions qu'elle ne dévoile à aucun moment des entretiens, mais pouvant être perceptibles au son de sa voix (gorge nouée). En revanche, Camilla et Alessia ont exprimé par des mots l'impact de cette première rupture amoureuse douloureuse.

L'homme dont elles étaient éprises, les ont trahies avec une(des) autre(s) femme(s) pour enfin les quitter. Déçues par ce comportement, elles ont adopté une nouvelle attitude à l'égard des hommes. En effet, après s'être trouvées dans une situation de dépendance affective à l'égard de l'être aimé, elles ont décidé de tourner leur défaite en victoire. C'est donc suite à cette rupture que suivra une période de « consommation d'hommes », à la fois animée par un désir de vengeance et par un besoin de retrouver confiance en elles ; être à nouveau capables de séduire des hommes, dont elles ne se lient pas sentimentalement pour se protéger. Durant cette phase, elles profitent et jouissent du pouvoir de refuser de poursuivre la relation ou de les revoir le lendemain.

Cependant, après une durée plus ou moins longue de cette nouvelle attitude conquérante, un essoufflement se produit. Le papillonnement les ennue, car ce qui est excitant est la qualité du lien à l'autre, dont le vécu n'est possible qu'à travers la relation amoureuse et le sentiment d'être aimée. Etre désirée de tous ne les comble plus et n'est plus une priorité, alors que se sentir aimée et aimable par l' élu le devient. Revient alors le temps du désir amoureux au détriment du désir de conquêtes : avoir une relation amoureuse avec un partenaire fixe.

3.2. Le rapport à l'autre sexe

L'expérience du lien affectif à l'égard du partenaire est importante dans leur choix de type d'homme et par conséquent de relation (amoureuse ou purement sexuelle). Aimer et être aimée est prépondérant par rapport à l'expérience corporelle de la sexualité, puisqu'ils vont conditionner la prise de risque de se lier ou non à l'homme.

Chez les trois femmes, il existe une alternance entre les relations sentimentales/amoureuses et celles purement sexuelles, aventures courtes, voire d'un soir, déterminée par les déceptions amoureuses. L'homme, représentant l'objet de la souffrance dans un premier

temps, sera utilisé par la suite pour se reconstruire, se sentir à nouveau désirable et aimable. Les informatrices ont vécu plusieurs manières de reprendre le contrôle de leur relation à l'autre.

Camilla évoque la volonté de ne plus s'attacher, afin de ne plus souffrir, et de rester donc dans des relations superficielles, pas très importantes.

« C'était juste pour ne pas rester seule. Il n'y avait rien eu de sentiments. Et surtout, moi j'étais vraiment blessée avec cet autre quand j'avais 21 ans. Donc, je ne voulais pas m'attacher. C'était un besoin physique, pas mental, pas sentimental, pas d'amour, pas de feeling. J'ai eu des copains mariés comme ça j'étais sûre que je n'allais pas aller plus loin. Ouais, je suis sortie avec un italien marié quand j'étais ici à Genève, parce que justement je ne voulais pas d'attache. Je ne voulais pas du tout. C'était seulement le besoin physique. Pas d'autre chose. »

Malgré tout, après une longue période de célibat et de relations à court terme, la nécessité d'avoir un compagnon se fait de plus en plus pressante, jusqu'au jour, où prête, elle rencontre son futur époux, Fred.

En ce qui concerne Alessia, les huit mois durant lesquels elle a vécu « une sorte d'adolescence tardive » (prise d'alcool, de risques sexuels de maladie et de grossesse) lui donnent, selon ses propos, le pouvoir de dire « non ». Cette période lui permet, après cette rupture douloureuse, de retrouver confiance en elle, confiance dans sa séduction et de se reconstruire. A la suite de cette période, elle aura deux relations successives (2 ans et 6 ans) avant de rencontrer son futur époux et père de son premier enfant.

Ainsi pour ces deux informatrices, les aventures sans lendemain ont pris un sens par rapport à une rupture sentimentale mal vécue, douloureuse, emprunte d'humiliation ou de non reconnaissance de leur séduction. Elles se sont senties blessées dans leur amour propre et dans leur pouvoir de séduction, de féminité, quittées toutes les deux par un homme vivant une nouvelle aventure avec une femme, plus attirante que ces dernières (« plus jeune », « plus belle » énonce Alessia).

A l'opposé, dans le discours de Hanne, il n'y a pas une dimension de l'affectif ou de la perte de confiance, mais plutôt celle du contrôle de ses émotions et de l'autre sexe qui apparaît clairement, lorsqu'elle évoque le thème des fantasmes. Elle fait néanmoins une distinction entre ses relations officielles de couples et des relations sexuelles officieuses avec ses amis :

« J'ai eu une période... [...] où je faisais ce que j'avais envie. Où eh... où j'tenais secret mes affaires. Il y a des copains que je sortais avec ouvertement à l'extérieur et puis j'avais d'autres relations plus eh... genre

ouais fuck friends que j'gardais pour moi et puis... qui étaient pas... [...] mais j'aime bien que les choses soient relativement claires donc, soit j'sortais avec quelqu'un et puis voilà et après, chacun ses règles, tu vois, du genre... mais...»

A travers ces trois récits, il est donc possible de remarquer qu'aussi bien le comportement sexuel que le rapport à l'autre sexe ont la particularité d'être un processus dynamique et pouvant se transformer selon les expériences du lien vécues. Ce processus est cyclique, où s'alternent des périodes de relations sentimentalises et d'autres purement physique. Dans le premier cas, il y a une prise de risque de s'attacher à un homme avec la possibilité d'en être déçu et dans le second cas, il est possible de se vivre comme une femme séductrice et conquérante contrôlant ses émotions et sa relation à l'autre sans risquer de souffrir d'amour.

4. L'influence des imagos parentales dans le développement psycho-sexuel

Afin de savoir comment les imagos parentales influencent le comportement sexuel des femmes interrogées, je me suis attachée à relever dans leurs discours les éléments-clés.

La construction de la sexualité commence dès l'enfance à travers les imagos parentales qui se nourrissent du discours et des comportements de chaque parent sur la sexualité et le genre, eux-mêmes influencés par les normes historico-socio-culturelles. Dans le récit de mes informatrices, ce lien apparaît clairement à travers leur manière de vivre leur sexualité, leur rapport à l'autre sexe comme dans le choix du/des partenaires sexuels et leur rapport à leur féminité. Le sens de ce qui est exprimé et vécu dans une pratique sexuelle est la mise en scène de leurs relations aux hommes comme l'expression du désir de reproduire ou non le modèle de couple parental. C'est pourquoi elles vivront des périodes de vie où elles choisiront d'avoir, ou de ne pas avoir de relations sexuelles amoureuses.

Dans ces trois histoires de vie, apparaissent quatre paramètres : le sacrifice de la mère, son désintérêt ou dégoût pour la sexualité, le père absent ou effacé, et le père volage.

4.1. La notion de sacrifice maternel

Tout d'abord, en parlant de leurs mères, les trois informatrices utilisent le terme « mère » et rarement celui de « femme » comme s'il y avait un clivage vécu entre la femme et la mère, la mère se sacrifiant pour le bien-être de la famille, des enfants en particuliers, et ne pouvant pas coexister au côté de la femme, puisqu'elle n'a pas de désirs. Ce sacrifice se

fait pour les mères de Camilla et Hanne aux dépens d'une réalisation personnelle en dehors du contexte familial comme celui d'un emploi, alors que pour celle d'Alissa, il s'opère au détriment d'un équilibre psychique qui la rend nerveuse et violente verbalement et physiquement. Elles vivent ce sacrifice de manière différente, mais toutes évitent de reproduire ce schème une fois adultes.

Camilla voit sa mère comme :

« Une personne forte, mais pas facile à vivre », « un exemple de personne. Question mère-fille, mère-épouse et question... personne qui aime donner et qui fait tout pour nous. ».

Cette dernière est également très présente dans la vie de ses petits enfants, les neveux de Camilla. Elle tient une place centrale dans l'aide et l'éducation de ces derniers. Elle se rend même fréquemment durant plusieurs mois aux Etats-Unis où sa cadette habite, pour lui donner des coups de main. Le reste du temps, elle vit au Brésil et s'occupe du fils de son aîné. Camilla refuse d'ores et déjà de reproduire cette situation lorsqu'elle sera mère, mais souhaite plutôt que cette dernière « vienne pour le plaisir ! D'ailleurs, elle et mon père ! ». En outre, ce refus est mal interprété par son frère et sa sœur qui le considèrent comme une manière égoïste de maintenir une distance entre elle et sa mère. Selon Camilla, ils tentent de la culpabiliser, mais ce qui ressort de leur comportement pour elle est qu'« ils n'ont pas d'indépendance ». Et être dépendante ne lui convient pas.

En revanche, Hanne décrit sa mère comme une personne fragile, anxieuse avec une « personnalité un peu paranoïaque ».

« Relationnellement, c'est particulier dans le sens où... eh... elle peut tout interpréter mal. Enfin, c'est toujours un peu sur les pincettes avec elle ».

Elle explique ce caractère par sa souffrance d'avoir perdu son premier enfant en bas-âge, peu après sa naissance. Par la suite, elle aurait décidé de quitter son travail pour se consacrer entièrement à ses enfants. Hanne ajoute :

« J'voulais en tout cas pas recréer le même truc, dans l'sens où c'était la famille, on se sacrifie pour la famille, on fait des trucs pour ça et pour la famille ».

Hanne refuse de ressembler à sa mère aussi bien dans une relation fusionnelle avec un homme que dans le sacrifice à la famille, en particulier à ses enfants. Elle s'est donc protégée, dès ses premiers rapports sexuels, non seulement des maladies sexuellement transmissibles et de la grossesse (utilisation conjointe des préservatifs et de la

contraception orale), mais également de vivre une relation fusionnelle avec un partenaire, même si elle a fait des tentatives de vivre en couple. Au début de sa sexualité, elle a donc opté pour une attitude « anti-madone » au sens sexoanalytique, en vivant des relations sexuelles sans affect, bien qu'avec des amis (« fucking friends ») de confiance et respectueux. Néanmoins, aujourd'hui, elle intègre mieux les aspects fusionnels dans sa sexualité.

4.2. Le désintérêt/dégoût de la sexualité versus le père volage

Parallèlement au sacrifice de leur mère pour la famille, les mères peuvent véhiculer une idée négative de la sexualité en leur décrivant combien elles ne l'aiment pas ou s'en désintéressent contrairement à leur époux.

Camilla dépeint sa mère comme suit : « Elle est coincée. Elle pense qu'une femme n'a pas besoin de... » ou encore « On ne pouvait pas parler de sexe avant le mariage. Après on peut parler, mais elle est assez... Elle a sa façon de faire. ». De plus, cette dernière lui a raconté que : « les premiers dix ans de mariage, je ne pouvais même pas le toucher [le père]. Des fois, c'était même deux, trois fois par jour » ou encore « avant d'aller accoucher, mon père a dit : « Allez ! On fait vite, parce qu'après, il faudra attendre quarante jours ! » ».

Elle voit également son père comme un homme volage qui ne peut contenir ses pulsions sexuelles :

« Mon père, ma mère elle est partie aux USA, il a couché avec notre voisine, sur le lit de ma mère ». Elle poursuit : « c'est vrai que ma mère est partie une année et demi, c'est beaucoup. Mais il pouvait retrouver toutes les putes, les femmes ailleurs. Non ! Il a pris la voisine ! Tu vois ! Il prend tout ce qui bouge ! ».

Le choix de Camilla concernant son futur époux s'est porté sur un homme ne véhiculant pas la même image que celle de son père, et de l'homme brésilien en général. Fred est perçu par celle-ci comme un homme ayant la capacité de contrôler « ses besoins » (cf. ses pulsions sexuelles). Elle le décrit comme « pas trop accro au sexe », ce qui a par ailleurs provoqué quelques discussions au début de leur relation de couple, avant d'avoir trouvé un compromis quant à la fréquence de leurs rapports sexuels. Contrairement à la relation de couple de ses parents, il est donc possible pour elle d'avoir un échange et du respect. Elle témoigne également de sa confiance à l'égard de son mari :

« Il peut aller en Australie, j'ai pas peur qu'il va me tromper, car je sais qu'il arrive à se tenir. ».

Du côté d'Alissa, sa mère lui a raconté alors qu'elle était adulte que son père l'a trompée plusieurs fois. Alissa relate un épisode où sa sœur et elle avaient vu leur père amener un bouquet de fleurs à leur mère « pour se faire pardonner », mais que cette dernière l'avait jeté par la fenêtre. A l'époque, elles ne se doutaient pas des raisons de ce geste et la considéraient comme une « folle hystérique ». Alissa a d'ailleurs longtemps détesté sa mère en raison de son comportement agressif à l'égard de son père et d'elle.

C'est seulement une fois adulte qu'Alissa a pu donner un sens aux coups de colère de sa mère contre elle et son père. Les principales raisons évoquées sont sa grande fatigue physique et psychique dû à un travail exigeant, à lourdes responsabilités et demandant une disponibilité totale, ainsi qu'à son insatisfaction maritale face à son époux volage et son dégoût pour la sexualité :

« Je sais en tout cas que ma mère n'était pas contente. Oui, ça je sais. Elle a dit qu'elle détestait. Oui, mais bon ma mère, [...] tu sais, on peut pas la toucher, qu'elle s'énerve toute suite » ou encore « Mais je sais qu'elle m'a toujours dit, depuis qu'elle me parle de sexualité, que c'est une chose dégoûtante, qu'elle a toujours détesté, eh... qu'elle aurait mieux aimé que ça n'existe pas et que mon père il était énervant et pas très capable ».

Alissa a donc choisi des hommes caractérisés par cette citation : « toujours de bons amants, aimer les femmes ». De plus, elle semble avoir poursuivi avec ses amants la relation conflictuelle qu'elle avait avec sa mère. Elle raconte que ses histoires d'amour étaient harmonieuses durant les deux-trois premières années, puis se dégradaient ; les deux partenaires alternant les positions de victime et de bourreau.

Dans ses pratiques sexuelles, Alissa a rencontré des hommes qui lui ont fait découvrir l'univers du sado-masochisme et du fétichisme. Une de mes hypothèses est qu'elle rejouait encore les conflits de sa relation à sa mère et ceux du couple parental. En effet, il apparaît dans son discours que son père avait peur de provoquer sa mère, sa mère possédant une certaine ascendance sur lui pas seulement symbolique, mais également économique et politique : migrant italien, il gagnait moins d'argent que son épouse.

Le couple parental était pour Hanne « pas vraiment mes modèles idéaux de couple. ». Elle explique qu'enfant, ses parents ne sortaient pas beaucoup ensemble. Puis, ses parents ont commencé à se disputer. Elle analyse le couple de ses parents comme un lieu où il y avait peu de place à la négociation et à l'ouverture :

« J’pense qu’ils ont les idées morales un peu trop fermées de qu’est-ce que doit être un couple. Ca doit être le truc fusionnel où on fait tout pour l’autre et puis, d’une autre côté, c’est ça qui fout en l’air le truc... Peu de place pour l’ouverture, et puis le dialogue et... [Rire] ».

Pour elle, ses parents étaient fonctionnels du point de vue sexuel, mais pas du point de vue relationnel. Leur sexualité « devait être un peu chiant », « ils avaient pas l’air de s’amuser trop ». Elle me confie d’ailleurs que « le côté relationnel n’est pas mon truc », soulignant une similarité avec ses parents.

Dans les trois témoignages, la personnalité des pères et leur présence au sein de la famille présente des similitudes. Le père de Camilla est décrit comme une personne « *folgado*¹³ » et anxieuse qui ne faisait rien à la maison. Celui d’Alissa comme « quelqu’un de très doux. Mais très absent et... [...] lui il était le gentil ». Cependant, adulte, elle a commencé à le voir sous un autre jour :

« parce qu’il n’était pas tellement là, parce qu’il l’a [sa mère] laissée faire beaucoup de choses, parce qu’il a provoqué des énervements... [...] mon père avait apparemment des amantes.. et ça... ma mère eh.. qui est très droite comme ça, ne supportait pas. ».

En effet, il était présent lors des crises de sa mère, mais ne s’est jamais interposé entre sa femme et sa fille. Il ne l’a jamais protégée :

« J’ai commencé à juger mon père et... [...] lui il était là quand elle me tapait dessus, et c’est pas seulement le tapage, c’est comme une folle, tu sais, elle criait, jetait des choses eh... c’était vraiment une horreur, mais il est jamais intervenu pour eh... parce qu’il avait peur d’être lui-même... de se mettre en litige avec elle. [...] Quand j’ai réalisé tout ça qu’en fait il aurait pu faire quelque chose. Dire quelque chose. ».

Elle a tenté de lui parler, mais ayant eu déjà cinq infarctus, elle n’a pas encore osé le faire.

Le père de Hanne ne contrariait pas non plus sa femme, afin de garder une certaine tranquillité, tout en menant sa vie en parallèle :

« Eh.. et j’pense que mon père a toujours fait comme s’il était d’accord et après, il vivait sa vie à côté jusqu’à un moment où, il en a eu marre et puis il a dit voilà, ok, j’pars. Donc eh... ils ont toujours dit que la famille, c’était important et puis voilà... ».

Elle trouve qu’il a de la prestance, du charisme et du prestige en raison de sa position socio-économique, mais critique sa façon de choisir des femmes qui ne sont jamais à sa

¹³ Paresseux, trad. portugais

hauteur. La raison donnée par Hanne est qu'il « n'est probablement pas très sûr » de lui. Elle me donne l'exemple de sa dernière compagne : « pas forcément à sa hauteur », « toujours d'accord avec tout, jolie mais pas vraiment belle, une copine classique quoi ! ». Du coup, l'issue est toujours la même : la séparation.

En résumé, il semblerait que l'influence de la représentation des trois informatrices quant à la sexualité de leurs parents agisse sur leurs choix de partenaires et leurs pratiques sexuelles, comme il sera discuté ultérieurement. Toutefois, il ne faut pas négliger les autres sources d'influences, car la sexualité reste l'interaction complexe de plusieurs facteurs.

4.3. Le choix du partenaire

Les points précédents ont montré des éléments-clés dans le choix du partenaire : l'imaginaire paternelle, l'imaginaire de l'homme dans la culture d'origine, manière de se vivre en tant que femme, c'est-à-dire ce qu'elles sont capables d'affronter dans leur rapport à l'homme, par exemple les liens de pouvoir.

Comment va se faire ce choix ? Quel type d'homme ? Quelles seront ses caractéristiques ? Le choix se porte sur un homme selon leur désir de vivre une relation sentimentale ou purement sexuelle (cf. Chapitre III: 3.). Il se posera par la suite sur un type d'homme influencé par l'image de l'homme de sa culture d'origine en choisissant « d'aller vers » ou au contraire « d'aller dans une autre direction ». Alessia et Hanne sont « allées vers », alors que Camilla est « partie ailleurs », au sens propre comme au sens figuré, avec quelques nuances. En effet, les hommes ayant compté pour Alessia ont toujours eu certaines caractéristiques de son père : sortir de l'ordinaire (immigré italien vivant en Suisse) et aimer les femmes. Ils fréquentent les milieux alternatifs et ont un rapport au corps particulier (collectionneur de BD érotiques et pornographiques, sexualité atypique – sado-masochisme ou bondage, piercing). Ce sont toujours des hommes de pouvoir qui ont un rôle-clé professionnellement dans les milieux alternatifs comme être politiquement actif dans les milieux undergrounds d'une région. Toutefois, son mari, troisième histoire importante de sa vie, aura une qualité supplémentaire, celui d'être le père de son enfant. Il est à noter que le couple ne vit pas sous le même toit durant toute l'année pour des raisons professionnelles.

Hanne reste pudique face au témoignage éventuel de sentiments amoureux. A part deux relations sentimentales qu'elle aborde rapidement, elle ne semble pas avoir vécu d'importantes déceptions sentimentales. Toutefois, elle peut réagir à la déception affective

par une vengeance qui lui donne un sentiment de victoire sur l'homme qui l'a déçue. Par exemple, elle évoque la compensation d'un chagrin d'amour en prenant comme amant le meilleur copain du garçon qui l'avait déçue en rompant leur brève relation. A la place de l'amour du conjoint, elle investit plutôt la confiance entre amis. Elle vit plus comme une personne qui contrôle ses sentiments et ses émotions, ce qu'elle peut néanmoins, depuis peu, mieux intégrer me rapporte-t-elle. En effet, elle trouve dommage de devoir attendre d'être amoureuse pour avoir des relations sexuelles et n'associe pas forcément le sentiment amoureux à la sexualité contrairement à ce que lui ont raconté ses parents, en particulier sa mère.

Quant à Camilla, son choix s'est porté sur un homme qui ne vient pas de sa culture et qui n'a pas le même rapport aux femmes que ses compatriotes.

D'autre part, leurs premières expériences de flirts ont permis d'affiner leur choix de partenaire par rapport à ce qu'elles recherchent et attendent d'une relation. Il a été montré que Hanne était à la recherche d'explorations transgressives (comportements/sensations) par rapport au modèle parental (relations sexuelles à condition d'être amoureux) : avoir des rapports sexuels sans être amoureuse lui permet de vivre une sexualité purement génitale, toutefois dans des relations qu'elle définit de confiance, à travers des pratiques telles qu'avoir des « fucking friends » ou le triolisme, où elle a la sensation d'être remplie :

« J pense que je devais être assez excitée pour... parce que c'était un truc qui était nouveau et puis... à part ça, la pénétration anale c'est pas du tout un truc que je pratique, hors de ce contexte-là. Là c'était plus ce que j'trouvais eh... c'est vraiment une impression de plénitude, tu vois [Rire]. »

Le côté émotionnel est désinvesti et Hanne commence sa sexualité avec des sensations fortes, sans sentiment amoureux, favorisée par l'effet désinhibiteur de l'alcool. Ces comportements transgressifs émotionnellement désinvestis grâce à l'alcool sont également décrits par Alessia et Camilla, lors de leur revanche sur les hommes (cf. Chapitre III: 3.).

Dans les phases de relations amoureuses, Alessia est à la recherche de la fusion, d'un homme dont elle peut tomber amoureuse et qui lui permet de sortir de son quotidien. Par exemple, au moment de mon interview, elle avait un amant qui lui permettait de vivre une sexualité plaisante qu'elle avait perdue avec son époux après la naissance de leur enfant. Ou encore, lorsqu'elle mentionne son initiation à son premier rapport sexuel anal vers l'âge de 24 ans, elle souligne la dimension affective et fusionnelle de cette pratique contrairement à ses présupposés :

« J'ai fait assez vite le sexe anal, parce que j'ai.. j'étais fascinée... j'avais lu dans un *comic*¹⁴ que ça existait et puis j'avais... de Sade et des choses... et des livres comme ça. Et aussi, j'avais connu les premiers homosexuels, ils avaient raconté. Alors j'étais très curieuse. Et mon et mon copain de Milan, [...] il m'avait initiée. Et je me souviens que c'était agréable et aussi ça m'avait eh... [...] je pensais toujours qu'on faisait ça comme les animaux, tu sais, par l'arrière, et que lui il m'avait dit de mettre sur le dos avec les jambes comme ça, tu sais, [replie ses jambes sur elle], et puis il m'avait pénétré comme ça et que c'était agréable aussi sentimentalement, parce que je le voyais, c'était une première fois et... voilà. »

De son côté, Camilla désirait plus que tout séduire l'homme, le rendre fou d'excitation pour elle, puis s'en aller. Jusqu'à sa rencontre avec Fred, elle se plaisait à jouer de sa séduction et de son pouvoir sur les pulsions sexuelles des hommes. C'était un moyen de transformer ce qu'elle percevait comme de la soumission de la femme brésilienne en victoire sur l'homme brésilien « macho ».

5. L'imaginaire érotique et la réalité

Le vécu relationnel avec des partenaires et l'expérience de vie ont influencé l'imaginaire érotique des trois femmes interrogées. Ce processus est abordé à travers les thèmes suivants : difficulté de l'activité fantasmatique versus le ressenti corporel, les fantasmes excitatoires/orgasmiques et leur contenu, ainsi que l'évolution des contenus.

5.1. La difficulté de l'activité fantasmatique versus le ressenti corporel

Les trois informatrices ont évoqué leurs difficultés à imaginer, lorsqu'elles étaient dans le ressenti corporel, qu'il soit positif, neutre ou négatif. Hanne et Alessia m'ont raconté ne pas pouvoir produire un imaginaire érotique, alors qu'elles se concentrent sur les sensations éprouvées à travers leur corps. Il y a comme une incompatibilité à ressentir et à imaginer simultanément l'excitation monter. En revanche, lorsqu'elles se masturbent seules, elles partent d'une image ou d'un scénario pour accéder à leur excitation sexuelle, puis elles l'abandonnent pour accéder à leurs sensations corporelles.

Hanne juxtapose des mots dont la signification est opposée : le verbe « penser » et son substantif « pensée » indiquant une action et appartenant au domaine intellectuel ; le nom « sensations » faisant partie du domaine corporel.

¹⁴ Bande dessinée en anglais.

« J’pense, les sensations elles-mêmes, et d’ailleurs ça peut être même, même en soit ça peut être... eh... aussi une pensée érotique de se dire, ok, là j’pense qu’aux sensations ».

Camilla m’explique qu’avant de rencontrer son mari, elle a eu plusieurs aventures sans lendemain où elle n’avait pas le temps de fantasmer. Il n’y avait pas de sentiments amoureux :

« Des fois, on va dire on ne faisait pas l’amour, on baisait vraiment. Et puis moi je ressentais des fois même rien... [C’est-à-dire ?] Je ne sentais rien du tout. J’étais là. Peut être des fois c’était un plaisir, mais j’avais pas d’orgasme. Il n’y avait rien. Donc moi je n’imaginai rien. »

A cette époque, elle ne ressent souvent rien, parfois du plaisir, et n’arrive pas à se servir de son imaginaire (cf. paragraphe 6.2), car elle explique ne pas avoir vécu des relations de confiance avec ses partenaires précédents.

5.2. Le contenu des fantasmes : de l’excitation à l’orgasme

Les relations de pouvoir ou de domination occupent une place centrale dans les récits de ces informatrices. Les entretiens révèlent une différence de pouvoir affectif, physique, ou encore économique entre elles-mêmes et les hommes, anonymes ou pas, qu’elles décrivent, ou les êtres fantasmatiques présents dans le contenu de leur imaginaire érotique. Elles font souvent référence à leur vécu et ressenti d’impuissance face à l’homme, à leur place dans la société, ou à une culpabilité face au plaisir sexuel. Parfois, dans leurs fantasmes, les rôles sont inversés entre le soumis et le dominant par rapport à la réalité vécue. D’autres fois, une continuité de ce rapport de domination-soumission est mentionnée entre la réalité et le fantasme. La référence au rapport de domination-soumission est ainsi souvent évoquée en continuité ou en discontinuité entre la réalité et l’imaginaire érotique.

Pour Camilla et Alessia, la fluidité de leur discours racontant leur imaginaire est aisée, tandis que celui de Hanne comporte des éléments de la réalité, qu’ils soient des personnes, l’espace, ou le temps sans contenu imaginaire ni symbolique, ainsi que des termes vagues. Cette dernière emploie souvent ces deux phrases : « ça peut être des trucs style voilà eh... [elle rit] » ou encore « ça peut être tout ». Ces imprécisions volontaires lui permettent d’évoquer des réalités plutôt que des fantasmes.

De plus, en relisant la retranscription de son discours sur ce thème, j’ai également été troublée par un mélange entre ce qui relève de faits réels et/ou imaginaires. Il y a sans cesse un glissement de ce qu’elle peine à me confier vers ses pratiques réelles, plus faciles

à me dévoiler. Elle témoigne donc plutôt d'idées à réaliser dans le réel que du contenu de ses fantasmes :

« [J]'sais pas on peut utiliser eh... genre attacher un des deux et puis du coup qui resterait un peu passif et puis l'autre eh... ferait un peu c'qui veut. [Rire]. Je peux être la passive comme l'active. Ça dépend... assez paradoxalement, peut être comme dans la vie en général, j'ai peut être tendance à être plus active et et.. peut être du coup le côté passif eh j'le prends plus dans la sexualité. »

Ses rires soulignent une certaine gêne qu'elle m'a d'ailleurs exprimée clairement à un moment donné de l'entretien :

« C'est juste que j'ai pas l'habitude d'en parler. [Rire. Rire.]. Ça fait quand même bizarre de raconter des trucs [Rire]. C'est une question de protection de la vie privée ! [Petit rire] Et puis c'est aussi qu'est-ce que j'dis, qu'est-c'que j'dis pas [Rire]. Du coup, j'ai essayé de pas sélectionner, et puis là, tu m'as pas laissé sélectionner trop. Donc eh.. ça va ! [son téléphone sonne]».

Sa définition du fantasme est la suivante :

« Y'a aussi des trucs que j'vais pas forcément faire ou qui sont infaisables dans le sens eh... pratiques... enfin qui seraient faisables peut être, mais... j'sais pas... tu laisses le ... ben un j'sais pas tu pourrais dire ok ça pourrait être le... »

Puis elle donne un exemple : débrancher le téléphone durant tout un weekend et « pendant un moment, on devient un peu eh... uniquement sexuel ». Je n'ai donc pas réussi à avoir une description plus claire du contenu de ses fantasmes, sauf du rôle de passivité/activité dans le réel pouvant être une source d'excitation :

« C'est ma manière à moi de l'expérimenter c'que j'ferai pas non plus forcément dans d'autres aspects de la vie. [...] J'aime bien jouer avec ça aussi, de donner la possibilité à l'autre de ... prendre le contrôle. Et j'pense que.... Que j'ai plus de mal à faire dans la réalité [Eclat de rire]. »

A part cela, le thème récurrent dans les deux autres récits est celui du pouvoir de la femme exercé sur l'homme pour Camilla ou de l'homme exercé sur la femme en ce qui concerne Alessia. Dans le premier cas, il y a une inversion claire des positions de pouvoir entre la réalité et les fantasmes. Camilla imagine toujours être une femme aux attributs suivants : femme de pouvoir, autoritaire, femme d'affaire hyper riche, patronne, mariée à un homme âgé. Son époux est souvent présent et est son cuisinier, son professeur de golf ou son jardinier. Il travaille toujours pour elle. Ils font parfois l'amour dans une grande demeure (chambre, canapé, piano) ou régulièrement dans des lieux publics (ascenseur, voiture, télécabine, avion ou manège). Ce qui est excitant pour elle est la possibilité d'être découverte :

« C'est l'adrénaline ! C'est avoir peur... que quelqu'un arrive ! ».

Parfois, il est question d'autres hommes dont elle ne distingue pas les visages, mais qui lui permettent de « déclencher quelque chose », c'est-à-dire de l'excitation. Le scénario est souvent le suivant : couchée, des inconnus la lèchent sur tout le corps, ainsi que la vulve. Elle précise :

« Moi c'est toujours la sexualité égoïste. C'est toujours, moi je reçois et je donne rien. En résumant, c'est ça. Dans tous mes rêves, dans mes fantasmes, dans tout. C'est les gens qui on l'obligation, le devoir et l'envie de me faire plaisir. Moi je suis là, je suis un objet sexuel on va dire. Je suis là pour me faire plaisir à moi. »

Dans la dernière phrase de la citation, il est intéressant de noter qu'elle se positionne comme un objet sexuel, alors qu'elle décrit clairement qu'elle désire que les hommes soient à son service.

Dans la réalité, Camilla n'a pas le même statut socio-économique que dans ses fantasmes. De plus, c'est son époux qui détient le pouvoir économique du ménage. Toutefois, ce dernier est très impliqué dans sa relation de couple. Il cuisine tous les soirs, car, affirme-t-elle, diplômé de l'école hôtelière, il adore cuisiner. Comme l'illustre le Chapitre III: 4.3. , il ne s'apparente en rien à sa description de l'homme brésilien. Toutefois, il reste une trace dans ses fantasmes de ce rapport de domination-soumission qui caractérise son vécu de femme brésilienne, jusqu'au début de la vingtaine à travers l'inversion de la position de pouvoir entre l'homme et la femme. Dans son imaginaire érotique, c'est elle qui domine.

En outre, comme évoqué précédemment, Camilla n'avait aucun fantasme avant de rencontrer Fred, mais vivait des aventures excitantes, amoureuses ou purement sexuelles, avec différents partenaires. Elle avait des rapports sexuels dans des lieux insolites, où elle pouvait être vue et surprise. Ces situations l'excitaient et se retrouvent dans tous ses fantasmes. Néanmoins, cette insécurité vécue dans la réalité à l'époque ne favorisait pas sa production fantasmatique. Par ailleurs, elle confirme avoir un imaginaire érotique très fertile, depuis sa rencontre avec Fred, qui lui apporte une sécurité affective et officielle. En outre, elle explique qu'il a peur d'être surpris en pleine relation sexuelle et qu'il ne désire pas que Camilla soit déconsidérée par autrui. Tous deux sont sensibles au stéréotype véhiculé de la femme brésilienne sensuelle et sexuelle présente par la représentation internationale. Il investit ainsi peu les lieux inhabituels pour les contacts sexuels, à part ceux de son domicile, c'est-à-dire du lit de la chambre à coucher aux différentes pièces de

l'appartement. L'« imaginaire très fertile » de Camilla est un moyen d'explorer d'autres lieux, souvent publics, et de s'exciter à l'aide d'images ou de scénarios, puisque dans sa réalité, elle ne trouve pas de stimulation suffisante, telle que les prises de risque qu'elle avait pu vivre auparavant en ayant des relations sexuelles dans des lieux publics.

En ce qui concerne Alessia, avant la perte, temporaire ou permanente, de sa capacité à fantasmer, il y a environ trois ans, il y avait une certaine continuité entre son vécu et ses images/scénarios érotiques. En effet, elle vit ses relations amoureuses toujours dans un rapport de soumission dans lequel elle donne du pouvoir à l'autre. En racontant ses longues histoires de couple, elle évoque toujours deux phases dans la relation : une phase amoureuse (2-3 ans) et une phase de difficultés relationnelles violentes (2-3 ans), verbales et non verbales, où il n'y a plus de place pour la sexualité, jusqu'au moment de la séparation.

Parallèlement à ses relations, elle utilisait dans son imaginaire érotique un élément essentiel pour s'exciter : une femme se refusant à un être sexuel, et pour atteindre l'orgasme : une femme étant soumise au pouvoir de l'autre. Elle se positionne donc toujours dans le rôle du personnage soumis, que se soit à travers ses fantasmes ou dans sa réalité relationnelle amoureuse. Outre l'expiation d'une culpabilité ressentie face au plaisir sexuel et au désir sexuel qu'elle aborde consciemment dans son discours, l'orgasme, selon l'idée de Crépault, est un moyen d'obtenir une victoire sur un élément contraignant de la réalité. Or pour Alessia, il est question d'un vécu douloureux depuis son enfance, où elle était battue par sa mère, jusqu'à l'âge adulte, où elle vit des relations sentimentales fortes avec une exploration d'une sexualité fétichiste (bondage, soumission-domination, piercing des organes génitaux) découverte avec ses partenaires amoureux¹⁵. En outre, il est intéressant de souligner qu'elle mentionne aussi le pouvoir qu'elle avait pour mettre sa mère en colère ; elle relate l'avoir provoquée pour mieux contrôler et gérer ses cris et son agressivité à son égard. Au moins, les coups ne tombaient pas par hasard. Il est donc à noter **ce mariage entre la soumission et la domination** qui sont intimement liées l'une à l'autre. C'est ainsi que tout au long du développement de sa sexualité, sur une période approximative de dix ans, elle utilise toujours la figure de quelqu'un qui a plus de pouvoir qu'elle et des scénarios de contrainte :

¹⁵ Je précise ce terme « amoureux », car il prend sens uniquement dans ses relations sentimentales dans lesquelles elle vit une sorte de dépendance affective.

« Et alors ce qui m'excitait alors beaucoup c'était eh... ce dont on a parlé...eh... le *Macht Gefalle*. Quelqu'un qui a plus de pouvoir et quelqu'un qui a moins de pouvoir. Typique ! Tu peux t'imaginer qui a le moins de pouvoir [Rire]. Un peu de contrainte. Et il y a une image qui m'a fait aider pour beaucoup d'orgasmes, pendant au moins une année, c'est quand j'ai découvert dans le manga les... les tentacules... Tu connais ça ? C'est une Hentai. »

Cette figure est habituellement le mâle, mais dans les histoires japonaises, issues de la culture fétichiste dans laquelle elle a évolué à l'âge adulte, « c'est plus compliqué ». Elle se transforme en monstre et :

« développe des tentacules, prend la fille, lui met une tentacule dans la bouche, une tentacule dans le vagin, deux tentacules autour des seins [...]. ça c'était vraiment une chose qui m'a donné beaucoup d'orgasmes, cette image : la fille ne veut pas, mais elle a du plaisir bien sûr... c'est important. »

Dans la section suivante, les modifications qui se réalisent dans le réel, telles que le vit Alessia, influencent l'imaginaire érotique, voire le rend plus difficile d'accès.

5.3. La modification des contenus des fantasmes excitatoires

Quel rapport existe-t-il dans le temps entre le vécu sexuel et l'imaginaire érotique ? Les trois femmes ont raconté qu'il y a eu une modification dans le scénario de leurs fantasmes. Tout d'abord, Hanne a observé qu'avec le temps, elle a pu introduire des composantes plus fusionnelles dans son imaginaire érotique, sans en être angoissée, ainsi que d'introduire dans la réalité la possibilité d'être mère, un jour. Comme il a été vu ci-dessus, elle s'est attachée à la pensée de pouvoir être une femme amoureuse, vivant pour un homme et sacrifiant sa vie pour sa famille, en particulier pour ses enfants. Elle attribue ce changement au divorce de ses parents et au fait qu'elle ne voyait plus beaucoup sa mère. La distance relationnelle lui a permis de « métaboliser » et d'intégrer ces éléments :

« [Avant] Ouais angoissée, on peut le dire, presque limite phobique, [...], [petit rire], avec des trucs qui sont plus liés à la maternité ou comme ça ou... ou même un truc plus fusionnel [...]. Et puis ça ça fait peut être deux ans que de ce côté-là, ouais, j'suis plus tranquille... ça correspond en fait à la période, enfin pendant un moment, quand mes parents se sont séparés, j'ai plus trop eh... vu ma mère. Et puis j'pense que ça m'a permis de faire une pause et de « métaboliser » mes trucs [Gros rire]. Maintenant, je commence à la voir, mais moins, et puis eh... à mon rythme. »

Depuis deux ans, elle conçoit ainsi la possibilité d'incorporer dans son imaginaire érotique non plus uniquement des aspects anti-fusionnels, agressifs, voire « même presque hostiles », mais également fusionnels. Elle semble se réconcilier avec l'image d'une

femme aimante, voire amoureuse, et utilise à plusieurs reprises des termes comme « fusionnel », « romantico », « sentimentaux ».

« Maintenant, j'ai plus tendance à utiliser une plus grande palette de fantasmes. Ça peut être autant des trucs du type fusionnel, genre même des trucs imaginés, genre voilà, justement on est vraiment ensemble... enfin ou des projections du genre romantico.. ou j'sais pas trop quoi. »

« ça peut être des trucs plus eh...sentimentaux. On fusionne, on fait qu'un ou j'sais pas trop quoi [Rire]. »

« J'ai peut être plus de truc à caractères sentimentaux, fusionnels, maintenant. »

Elle raconte également ne plus être angoissée par rapport à la maternité. Elle lie ce changement à la période du divorce de ses parents deux ans plus tôt.

En outre, elle ajoute que ses fantasmes fusionnels peuvent se former, lorsqu'elle est ouverte à son partenaire et non pas à n'importe quelle occasion :

« [P]our avoir des fantasmes fusionnels avec quelqu'un, il faut peut être que j'ai quand même cette ouverture dans la relation avec lui ou bien... ou en tout cas, que je ressente ça pour lui. »

Camilla a observé également un changement au niveau de sa fantasmagie qu'elle n'avait pas beaucoup avant de rencontrer Fred. Elle met en relation le fait qu'avant Fred, elle n'a pas eu de partenaires respectueux à son égard :

« Parce qu'il y a des hommes qui aiment bien faire des trucs excitants. Ça ne les dérange pas à la limite si quelqu'un arrive. »

Elle vivait avec ces derniers des situations très excitantes dans la réalité comme d'avoir un rapport sexuel dans un lieu public, cachée, mais pouvant être surprise par une tierce personne. Elle vivait l'instant présent dans une forte excitation, parfois avec plaisir, mais jamais avec orgasme. Or, depuis qu'elle est avec son époux, elle ne vit plus des sensations fortes provoquées par la situation ou le lieu. Elle donne deux explications. La première concerne la personnalité de Fred : timide, il ne se lâche pas en public et illustre son propos par l'exemple de la tente :

« On a fait du camping à Montreux. Oublie hein ! Même au camping, fermés dans notre tente... ça j'ai pas de souvenirs.. non... Il est assez réservé. »

C'est pour cette raison qu'elle exploite les fantasmes pour s'exciter.

De plus, elle trouve important de les partager parfois avec son époux, créant ainsi une complicité entre les deux :

« Je ne peux pas garder seulement pour moi. [...]. Après une fois, j'en parle et puis après quand je lui en ai parlé, il me dit : « Ben toi tu as vraiment de l'imagination ! ». Et puis après, de temps en temps, pas à chaque fois, mais quand c'était vraiment superbe, il me demande : « t'étais où cette fois ? ». Moi, je trouve que c'est sympa, car au moins il participe de mes fantasmes. Je peux lui en parler ouvertement. Il va pas BLOQUER. Parce que s'il bloque, s'il y avait un blocage, s'il rigolait ou s'il disait autre chose, je trouve que ça n'allait pas marcher. Je pense. »

La seconde raison est qu'elle l'érige en protecteur :

« Et je crois que là, c'est une façon qu'il a aussi de me préserver. Il veut pas ehehe... [...] Suivant ce qu'on est entrain de faire, Fred, par exemple, si quelqu'un arrive et nous voit, pour lui c'est vraiment inimaginable ».

Elle met en rapport l'amour qu'elle porte à un homme dans une relation de confiance, ici Fred, et la possibilité de fantasmer, avec les situations excitantes sans amour avec des hommes où il n'y a pas de place pour les fantasmes. En d'autres termes, lorsqu'elle vit une expérience dans une sécurité affective, elle peut se permettre d'imaginer, alors que dans des situations d'insécurité, elle se concentre uniquement sur les sensations sans pouvoir faire appel à son imaginaire érotique.

Alessia, quant à elle, n'arrive plus à faire appel à son imaginaire pour avoir un orgasme¹⁶. Elle se pose quelques questions. En effet, depuis trois mois environ, elle vit une légère baisse de son « excitation amoureuse » avec son amant. Elle souhaite pouvoir utiliser à nouveau ses images pour arriver à l'orgasme rapidement, mais n'y arrive plus :

« Ah, mais moi avant dans mon répertoire, j'avais mes fantaisies ! Je... j'essaie de les utiliser, ça ne marche plus. C'est-à-dire, ça marche pour monter l'excitation, mais quand je dois rejoindre l'orgasme, si je commence à penser à ça, je sors. C'est comme si j'étais plus dans la... oui, je me déconcentre, je pense. Alors c'est un peu triste ça, parce que.. j'ai un...eh... un moyen en moins, si tu veux. Mais peut être je peux me... retrainer, je sais pas. »

Il est intéressant de relever que ses images et scénarios érotiques se sont transformés dans le temps, parallèlement à ses découvertes sexuelles et étapes de vie. Elle énonce à travers un historique, alors qu'elle n'avait pas encore eu de rapport sexuel avec son premier petit copain, qu'elle pouvait avoir, sans se masturber, des images de mains lui caressant les seins. Puis petit à petit, elle fait l'apprentissage de nouvelles pratiques, puis les intègre

¹⁶ Orgasme se dit de la décharge orgasmique, sans qu'il y ait de plaisir lié à celle-ci, dans le vocabulaire sexocorporel.

dans son imaginaire érotique. Après sa découverte de la masturbation avec un jet de douche à Zurich, elle utilisera fréquemment l'image de l'eau pour s'exciter. Durant une période d'environ 10 ans, le contenu de son imaginaire érotique est lié à une forme de passivité/soumission qui lui permet de ne pas être responsable de son excitation et d'expier une certaine culpabilité (cf. Chapitre III: 5.2. . Plusieurs images/scénarios sont évoqués : deux femmes qui se font un cunnilingus (elle confirme adorer cette pratique), des images fantastiques animaloïdes (dit s'en servir pour soulager sa conscience et met en relation sa passivité dans la réalité, couchée sur le dos, passivité à laquelle elle n'adhère plus aujourd'hui), ou son désir d'être enceinte, lorsqu'elle a rencontré son époux (pouvoir, espérance et joie).

6. Le rapport à la féminité

Dans cette section, il est question de s'interroger sur leur rapport à l'autre, femme et homme, ainsi que sur leur rapport à la féminité. Comment se perçoivent-elles en tant que femme ? Quel est leur rapport à la féminité ? Ces deux questions ont suscité des réponses se référant à deux aspects principaux : les aspects intérieurs (caractère et intellect) et les aspects extérieurs (physique et apparence vestimentaire). De plus, le regard de l'autre est toujours présent dans leur discours ; elles disent s'en moquer, mais restent sensibles à certaines réactions et/ou commentaires provenant des personnes de leur environnement social et familial.

6.1. Les aspects extérieurs : le corps et le look

Les trois témoins se décrivent en premier lieu comme se sentant des femmes féminines du point de vue de leur physique et de leur look. Elles se comparent exclusivement aux autres femmes et ne parlent pas d'hommes comme élément de référence. Les thèmes abordés ont été aussi variés que les aspects du vieillissement, la prise de poids, ou leurs tenues vestimentaires sexy et/ou casual. Une tension entre les éléments naturels du corps se modifiant avec le temps et les éléments culturels pour se sentir plus féminine face au regard de l'autre se retrouve.

Physiquement, Alessia et Camilla, plus âgées que Hanne, perçoivent et voient leur corps, ainsi que leur peau, vieillir dans le reflet du miroir, un des principaux révélateurs de ces transformations. Toutes deux déclarent avoir pris du poids petit à petit depuis leur jeune

vie d'adulte et voir apparaître les rides et ridules depuis peu. Pas facile à gérer, elles réagissent de manières différentes face à ces changements.

Alessia, la plus âgée, explique avoir perçu les premiers signes de vieillissement un matin, il y a quatre ans. En se réveillant, un pli sur la joue à mis du temps à s'estomper, l'élasticité de sa peau n'étant plus celle d'avant. Elle mentionne également ses seins qui tombent et son surpoids. Cependant, même s'il est difficile de l'accepter, elle a réussi à intégrer cette nouvelle image corporelle à travers un processus : se « retrouver avec [son] image » qui lui permet de trouver un mieux être intérieur. Par ailleurs, l'expérience de vie lui permet d'avoir « moins peur de certaines choses », d'être « plus assurée, surtout sur ma féminité » et dans d'autres « zones de ma vie ». A travers son parcours de découverte et d'apprentissage des différentes facettes de sa sexualité féminine, elle utilise les termes suivants : des « concepts comme la vaginalité, la fierté d'être une femme et des choses comme ça, narcissisme-exhibitionnisme », elle a pu intégrer l'idée de vivre une grossesse et d'être mère :

« ça a entraîné que j'ai pu accepter l'idée d'avoir un enfant et de rester enceinte et voilà de m'occuper de mon fils. Et ça c'est vraiment quelque chose de merveilleux que d'être une femme et de pouvoir avoir cette expérience, oui... d'avoir un enfant. »

Quant à Camilla, sa découverte de rides est récente et elle s'imagine déjà comment elle sera dans 10 ans. Elle se regarde régulièrement dans son miroir, seul regard qu'elle supporte sur son corps, et visualise ces changements qui se produisent petit à petit, sa prise de poids et ses rides. Cependant, elle affirme tout au long de l'entretien se sentir « bien dans sa peau » et ne pas être complexée, ainsi que ne pas essayer « d'améliorer des choses pour plaire aux autres, surtout les femmes ». Par ailleurs, elle dénonce la contrainte du « devoir » pour les femmes sur un rythme verbal rapide et fort, témoignant de son agacement face au regard social, en particulier celui de la femme (cf. 7.3. La gestion du regard de l'autre) :

« Des fois, il y a des trucs de femme de toujours. On doit maigrir, on doit grossir, on doit faire ci, on doit faire ça... [...] On doit se maquiller, on doit mettre en valeur ci ou pas. ».

L'apparence vestimentaire est également un point qui a été soulevé à plusieurs reprises par les informatrices. Le témoignage d'Alessia et de Hanne met en évidence deux paramètres : l'adaptabilité (sociale et personnelle) et le « style de base ». En effet, toutes les deux ont évoqué leur « base » qu'elles adaptent en fonction de la culture dans laquelle elles

évoluent. Hanne, vers 12 ans, était dans une école où les filles portaient de jolies robes et étaient très féminine. En changeant d'école et de milieu, elle a découvert un monde vestimentaire différent : pantalons, T-shirts larges et port de casquette. La différenciation sexuelle était peu différenciée en raison de ce code vestimentaire. Toutefois, elle a gardé le désir de montrer ses attributs féminins en portant des T-shirts moulants.

Alessia a vécu dans des aires culturelles différentes (Tessin, Suisse romande, Suisse allemande, Italie et Allemagne), où la manière de prendre soins de sa personne varie. Elle aime explorer les différentes manières de vivre la féminité traduites selon des paramètres esthétiques tout en gardant son style de base :

« Bien sûr, j'ai mes bases que je vais toujours faire, c'est égal où j'habite, voilà. Mais il y a des choses que j'aime bien explorer, des différents modèles, peut être, de femmes, mais c'est toujours des choses extérieures eh... esthétiques plutôt. »

Elle illustre ses différentes adaptations, qu'elle vit comme des aventures, avec l'exemple de la pose de vernis à ongles sur les pieds et les mains, très commun dans le sud, et pas habituel dans le nord.

« Je me laisse influencer par les cultures où je suis... par exemple, je prends un exemple stupide : si quand j'étais en Suisse romande, je me faisais les ongles des pieds et des mains, parfois quand j'avais de l'argent, mais en Allemagne, ça ne me viendrait jamais à l'esprit de faire une chose comme ça. »

6.2. Les aspects intérieurs : le caractère et l'intellect

Lorsque les trois femmes évoquent leur caractère et leur intellect, elles se comparent aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Les qualificatifs sous-jacents au genre féminin ou masculin qu'elles emploient pour définir leur caractère sont les suivants : extravertie, manque d'assurance, peine à s'affirmer font parti du genre féminin, et caractère « assez fort », envie de diriger sont classés dans le genre masculin.

Hanne se décrit comme une femme ayant un « caractère assez fort » et comme voulant « diriger » et « s'imposer », particulièrement du point de vue professionnel. Elle compare ces qualités à celles qui sont admises socialement pour les hommes dans la culture occidentale européenne.

En revanche, Alessia ne se voit pas de la même manière. Elle a de la peine à s'affirmer dans le travail pour des raisons à la fois personnelles et culturelles :

« Dans le travail, là, j'ai plus de difficulté en tant que femme, à m'affirmer, je vois que aussi c'est pas vraiment... c'est pas vraiment à voir avec l'être femme, mais être femme dans la société, [...] j'ai moins

de ... puissance pour me poser et que je me pose beaucoup plus de questions, que je me mets beaucoup plus en doute que peut être les hommes, je sais pas me vendre si bien que les autres... que par exemple un homme, mais il y a des femmes qui savent le faire, sans être homme, alors je sais pas si ça a vraiment à faire avec. »

A travers ses relations amoureuses et amicales, elle peut vivre ce côté masculin par procuration.

Camilla me confie que les gens disent qu'elle est « extravertie » et elle renchérit ainsi :

« Moi je suis trop, je suis très explosive, je suis.. je suis, les gens ils m'énervent assez facilement. Alors moi je suis assez agressive on va dire. »

De plus, dans les groupes, elle aime participer aux discussions, sans vouloir être au centre de l'attention comme certaines personnes égocentriques qu'elle ne supporte pas :

« Je trouve une des choses les plus détestables, quand on est en groupe, en équipe, qu'il y a ces personnes, une fille ou un garçon, qui veulent toujours se mettre en valeur. Je déteste les gens « moi je ». J'ai horreur. »

Après l'expression de sa souffrance dans le regard critique des autres, c'est à son tour qu'elle juge :

« Parce qu'ils pensent toujours qu'ils ont raison, ils pensent toujours qu'ils sont les meilleurs, ils pensent toujours que tout ce qu'ils font c'est bien et que les autres, ils n'ont rien à cirer. Ils pensent que à leur nombril et le monde, il n'est pas comme ça. »

6.3. La gestion du regard de l'autre

Les deux aspects développés ci-dessus indiquent que les trois femmes sont sensibles, bien qu'à des degrés différents, aux reproches, remarques ou critiques que la société, leur famille, leurs amis, leur portent et gèrent cela de façon personnelle.

La plus sensible est Camilla qui aborde cette question avec véhémence. Durant tout l'entretien, elle n'a cessé d'affirmer qu'elle « [s]'en fou de ce qu'ils [les gens] vont penser d'[elle] », qu'elle se sent « bien dans sa peau », qu'elle n'essaie « même pas d'améliorer les choses pour plaire aux autres, surtout les femmes » et qu'elle n'est « pas une fille complexée ». Pourtant, cette attitude défensive à l'égard des commentaires d'autrui révèle une fragilité de « ne pas être assez bien » et les critiques sont vécues comme une façon de la « griffer » :

« Et moi j'ai des copines qui sont.. des copines, des collègues.. même avec.. dans ma famille, les gens ont toujours un petit truc à griffer. Surtout comme moi je grossie, je maigrie, je grossie, je maigrie. Et puis chaque fois c'est *oh t'as pris du poids !* ».

D'autre part, ce regard jugeant omniprésent et sa manière de le raconter en insistant sur son détachement peuvent être illustrés par les surnoms reçus dans la première partie de sa vie. Enfant, elle était surnommée de « Cebolinha¹⁷ », puis quand elle a eu des lunettes, c'était « 4 œils ». Adolescente, elle et sa sœur étaient surnommées « as negras¹⁸ », surnom encore parfois utilisé par son père :

« Mais ça ça ne m'a jamais dérangé en fait. Non, je n'étais pas une fille complexée. Surtout à l'adolescence, c'est là que c'est le pis... j'ai jam... j'ai pas eu des problèmes là-dessus. »

Le jugement des femmes est le pis, car jamais satisfaites, elles ont toujours une remarque à faire, orientée la plupart du temps sur la prise ou la perte de poids, l'esthétique, les vêtements, ou encore la coiffure. C'est ainsi qu'à tout compliment s'ajoute un « mais ». Elle l'illustre avec plusieurs exemples, dont les deux suivants :

« Ouais, c'est très joli ce pantalon, mais il est plus beau s'il était marron. ».

« Oh, mais t'étais en vacances ? Mais t'as pas trop bronzé ! »

Chacune des trois femmes vit et réagit différemment au regard des autres sur elle.

¹⁷ Personnage de dessin animé, car elle avait « les dents assez à l'extérieur de la bouche ».

¹⁸ Les noires, trad. portugais.

Chapitre IV: Discussion

Dans le discours des trois femmes, plusieurs éléments permettent de comprendre comment se construit le vécu et la perception d'une « bonne sexualité ». Les scripts de la sexualité s'inscrivent bien dans les trois niveaux présentés par Gagnon (1999 ; 2008) : l'intrapsychique, l'interpersonnel et le culturel, qui s'interpénètrent selon un processus dynamique. Bien que l'expression de la sexualité se traduise au niveau corporel, c'est-à-dire dans sa réaction à un stimulus physiologique ou imaginaire, ce qui est relevant dans le vécu et les pratiques sexuelles est avant tout la signification positive ou négative engendrée par l'expérience sexuelle. De ce fait, même si les cinq sens sont sollicités durant une relation sexuelle (préliminaires et pénétrations) ou durant l'autoérotisme, ils doivent s'inscrire dans un script interrelationnel, intrapsychique et culturel pour que l'excitation et/ou le désir puisse naître.

Dans l'analyse des sept points du chapitre III, l'importance de leurs premières expériences du lien à la mère et au père se dégage. Les imagos parentales jouent un rôle non négligeable sur le développement psychosexuel, le rapport aux hommes et aux femmes, ainsi que sur la genralité, dont la féminité, incluant la maternité. Bozon (1993 :1335) souligne d'ailleurs de l'importance du « rôle des parents dans la transmission des attitudes explicites à l'égard de la sexualité, selon leur manière d'en parler ou de ne pas en parler à leurs enfants ». Il ajoute que l'éducation et les processus de socialisation mis en place dans l'enfance produisent des déterminismes familiaux et sociaux conditionnant l'avenir. D'après les trois témoignages, ce propos est à nuancer. En effet, il serait plus juste dans leur cas de parler d'influence, plutôt que de déterminisme. Les femmes n'adoptent ni le comportement, ni le même discours sur la sexualité que leur mère, qui est idéalisée dans l'enfance, puis désidéalisée plus ou moins rapidement ; Camilla l'a désidéalisée jeune adulte, alors qu'Alessia et Hanne l'ont fait enfant. Contrairement à leur mère, la sexualité est connotée positivement où plaisir et désir s'entremêlent. Elles ont négocié l'image d'une femme sexualisée positive et ont su dépasser le discours négatif que leur mère portait sur la sexualité, le désir masculin, et l'homme vu comme un être avide de sexe. Cette négociation est à mettre dans une perspective historique et culturelle, où l'évolution des mœurs s'étant transformées, depuis les années soixante, la sexualité, bien que toujours tabou, s'est démocratisée pour la femme dans la plupart des pays occidentaux. Peut-être que ces

femmes sont d'un caractère assez volontaire pour accepter de participer à cette enquête, mais également pour refuser un déterminisme familial strict ?

L'image d'une femme à la fois sexuelle et maternelle, fusionnelle et anti-fusionnelle a été difficile à concilier et à intégrer, lorsque leur mère a porté un regard critique négatif aussi bien sur le vécu sexuel que sur les hommes. L'âge et l'expérience peuvent parfois leur permettre de réconcilier ces deux images internes comme l'a vécu Alessia, la plus âgée, même si une tension entre ces deux images reste présente. La relation extraconjugale lui permet de trouver un compromis pour vivre une sexualité de femme en raison d'un possible clivage entre la mère, la madone qui n'a pas de sexualité, et la femme désirée et désirante, l'anti-madone qui peut exprimer sa sexualité, son désir sexuel et son plaisir sexuel.

De plus, l'influence des imagos parentales se manifeste sur le choix des partenaires. Ils peuvent être classés en deux catégories distinctes selon les cycles relationnels : les hommes « à aimer » et les hommes « à baiser ». Ceci témoigne de la difficulté à intégrer les deux aspects mentionnés par la sexoanalyse entre l'image de la madone et l'anti-madone qui reste longtemps clivée indiquant une probable évolution de l'expression de la sexualité chez les femmes ; cette double catégorisation n'est donc plus l'apanage des hommes. Dans le désir de former un couple durable, le choix se portera vers un partenaire qui comporte certaines caractéristique ou pas du père, pouvant varier dans le temps. Par exemple, Camilla voulait absolument éviter les hommes de sa propre culture, qu'elle percevait comme son père, volages, fainéants et laissant toute la responsabilité familiale à la femme. Elle a donc opté pour un homme d'une autre culture qui, à ses yeux, respecte la femme.

Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'au début du développement de leur sexualité, c'est-à-dire dans l'enfance, les sensations corporelles repérées, puis répétées pour certaines, ne sont codifiées qu'à l'âge adulte comme étant les premiers signes d'excitation sexuelle. Ces sensations de « chaleur dans le bas ventre » sont vécues à travers différents jeux : le gros ballon, la balançoire ou la rampe d'escalier et apparaissent par hasard ; la recherche de ces sensations n'est pas forcément reproduite à la suite de ces découvertes enfantines. Il n'y a pas d'affect qui relie ces sensations ; elles s'inscrivent principalement dans le corps.

Plus tard, à l'adolescence, la découverte des sensations se poursuit, mais dans un contexte relationnel, c'est-à-dire dans un rapport à l'autre sexe avec la dimension des affects. Non

seulement les trois informatrices mettent à l'épreuve leur capacité de séduction et leur désirabilité, mais elles découvrent et apprennent à gérer leur propre excitation, ainsi que celle du partenaire. Cet apprentissage se réalise sur une durée variable allant de quelques mois (Hanne) à quelques années (Alessia et Camilla) avant la première pénétration vaginale. Ce script d'entrée dans la sexualité adulte, tel que développé par J. Gagnon et W. Simon (1973) et par la suite par Bozon et Giami (1999), est ainsi relativement structuré :

« [A]près la rencontre, le premier baiser amorce un flirt de plus en plus 'poussé' (baisers, caresses génitales) durant une période allant de quelques jours à plusieurs mois, [voire années], dont le coït est l'aboutissement. C'est un processus 'd'apprentissage progressif du corps, des réactions et des sentiments de l'autre, ainsi que de ses propres perceptions, différenciées selon le genre'¹⁹ » Le Gall et Le Van (2003 : 49)

Suite à cet apprentissage, prend place le passage à la sexualité adulte avec le franchissement de son seuil : le dépucelage, « une étape hautement symbolique » que la libération des mœurs n'a pas banalisée (Bozon et Giami, 1999 ; Le Gall et Le Van, 2003). En effet, dans la culture des trois femmes, la virginité n'est plus un rite de passage ayant une valeur d'échange pour les familles contrairement à certains pays comme le Venezuela, où la majorité des femmes de la classe moyenne (ce qui n'est pas le cas pour les classes populaires) ont leur premier rapport le jour de leur nuit de noce comme l'exige la morale sexuelle chrétienne. Se donner vierge à son mariage rentre dans le rite de passage d'une tradition à laquelle il est impossible d'échapper, plus qu'à un choix personnel délibéré (Letellier, 2007). C'est ainsi que les trois femmes ont vécu cet acte plutôt comme une initiation à la sexualité adulte, comme c'est le cas de la majorité des hommes du pays susmentionné (Letellier, 2007), passage incontournable et irréversible pour accéder au statut d'homme au Venezuela, ou de femme pour nos informatrices.

Parfois, il peut y avoir des désillusions entre le vécu et l'imaginaire (Letellier, 2007 ; Camilla, cf. Chapitre III: 2.). Pour que le franchissement à une sexualité adulte soit vécu comme positif, il est important avant tout de se sentir respectée par le partenaire et en confiance, plutôt que d'en être amoureuse. D'autres fois, ce franchissement apporte une certaine satisfaction personnelle. Cependant, dans les deux cas, durant le premier rapport sexuel, le coït vaginal, affirme la femme dans sa féminité, sa désirabilité et sa capacité de séduction, par ce passage symbolique du monde des enfants au monde des adultes.

¹⁹ La dernière phrase est une citation de Bozon et Giami (1999)

Par ailleurs, Crépault (2007) écrit que les femmes ont bien souvent de la peine à vivre des relations sexuelles sans attachement affectif. Or chez les trois enquêtées, il n'en n'est rien. Les relations sont vécues à travers des cycles entre les relations dépourvues de lien affectif avec des anonymes ou pas et les relations sentimentalises. Ces cycles prennent sens dans une discontinuité, entre déception amoureuse et désir d'un partage affectif, vécue par l'intermédiaire de l'amour ou du sentiment amoureux. Lorsqu'elles sont déçues par le partenaire auquel elles sont liées sentimentalement, la rencontre d'autres hommes est le moyen qu'elles utilisent pour faire le deuil de la relation ; une période de célibat entrecoupée de périodes d'aventures sexuelles de courte durée, voire d'un soir, se met en place. L'alcool permet de vivre une sexualité plus désinhibée. Alessia pouvait avoir des relations sexuelles non sentimentalises avec des partenaires d'un soir et non protégées (risque d'IST²⁰ et de GNV²¹), tandis que Hanne osait franchir la limite d'une pratique transgressive comme le triolisme, bien que restant protégée (contraceptif oral et préservatif). Ainsi, choisir de vivre une relation sexuelle avec quelqu'un n'implique pas toujours un lien affectif ; l'association de la triade sentiment/couple/sexualité n'existe pas forcément. La sexualité se développe dans un cadre plus général : la construction de soi, de sa féminité, de son pouvoir de séduction et de sa désirabilité. Etre capable d'aimer, permet de renforcer l'estime de soi et de vivre une sexualité complétive durant le temps de l'état amoureux.

En effet, un des défis majeurs du couple est le maintien d'une sexualité complétive dans une relation où chacun des partenaires investit le lien affectif. Souvent, le désir sexuel s'estompe avec le temps, de même que l'activité sexuelle. Finalement, la stimulation d'Eros se produit par la nouveauté, la victoire, le mystère, le risque, le défendu, l'hostilité, mais également par la tendresse et la fusion (Crépault, 2001). Ceci est le déficit relevé avec plus ou moins de succès pour l'histoire de vie de chacune d'entre elles. Pour maintenir une sexualité complétive, il y a la possibilité de communiquer sa frustration dans un couple, comme ce fût le cas pour Camilla qui a ajusté ses désirs érotiques à ceux du partenaire. L'exemple de Camilla illustre ce qu'ont observé Le Gall et Le Van (2003) qui écrivent qu'il y a une trentaine d'années, était présente la volonté de croire que la sexualité pouvait être vécue extérieurement à soi, aux émotions, aux sentiments, et à la relation elle-même

²⁰ Infection sexuellement transmissible, anciennement MST (= maladies sexuellement transmissible)

²¹ Grossesse non volontaire

tandis qu'aujourd'hui, il existerait une norme dominante dont témoignent les enquêtes sur la sexualité des Français et les magazines féminins : l'apprentissage du couple communiquant.

Après cette période de reconstruction de leur identité féminine et de leur désirabilité, elles recherchent un partenaire pouvant combler leur besoin d'aimer, d'être aimée et d'être aimable. Elles choisissent ou tentent de choisir, un homme avec qui elles pourront avoir une relation sentimentale réelle de plus longue durée allant de quelques mois à quelques années. Les caractéristiques de cet homme et la relation qu'elles vivront avec lui se réfèrent donc aux imagos parentales ; c'est-à-dire ce qui est rejeté ou recherché de l'image de la mère ou de celle du père. Toutes les trois témoignent de leur volonté de sortir du schéma relationnel du couple parental, perçu et vécu comme inadéquat et non idéalisé.

Or, investir dans le lien fusionnel comporte certains risques, dont celui d'être rejetée ou abandonnée. Cela pourrait être la raison qui poussent les trois femmes à vivre des relations non sentimentalises à la suite d'un échec sentimental, de façon à reconstruire une identité de femme séduisante, désirable et irrésistible sans prendre de risques, et de manière à contrôler leur vie en se jouant de l'homme ; leur description fait part d'une sorte de vengeance qui leur permettraient de retourner l'échec en triomphe. Ces diverses rencontres leur ont permis de vivre des expériences diverses, de la déception à l'enthousiasme en passant par des impressions neutres.

En ce qui concerne l'imaginaire érotique, les trois informatrices ont évoqué des fantasmes non sentimentalisés, où le lien affectif est absent. Elles ont énoncé des scénarios ou des images, où il est question d'une relation inégale, de domination-soumission, dont les différences de pouvoir peuvent être plus ou moins importantes. D'après Crépault (2007), l'introduction de composantes masochistes dans un fantasme est une manière d'alléger la culpabilité ; ces composantes masochistes ont d'ailleurs souvent une fonction expiatoire, manière de justifier le plaisir par la souffrance ou l'humiliation préalable. Il émet donc l'hypothèse « que les fantasmes originaires de domination-soumission sont encore bien présents non seulement dans les inconscients de l'homme et de la femme, mais aussi dans les productions imaginaires conscientes » (Crépault, 2005 : 39-40). Ainsi, être prise de force par un inconnu, qu'il soit homme ou un être fantastique, être touchée et excitée par plusieurs hommes, avoir du pouvoir matériel et de séduction sur l'homme, se laisser faire, tous ces scénarios ont été mentionnés par les informatrices.

De plus, ce qui peut se révéler anxiogène dans la réalité est, dans l'imaginaire érotique, un excitant certain, car il n'y a pas de véritable menace, puisque la femme contrôle le scénario. Comme l'écrit Crépault (2007), l'une des fonctions du fantasme est de faire l'économie du réel. Camilla fantasme son pouvoir matériel et sa désirabilité sur les hommes, contrairement à ce qu'elle témoigne de sa culture et de ses expériences avec les hommes brésiliens. Elle inverse ainsi l'ascendance et le pouvoir de l'homme sur la femme dans la culture brésilienne. Hanne a des difficultés à me faire part de ses fantasmes. Il est juste possible pour elle de me raconter ce qu'elle peut imaginer vivre dans la réalité avec un partenaire : se laisser faire, puisqu'elle dirige tout dans sa vie. Alessia s'est beaucoup servie d'une image fantasmagorique où elle était forcée et contrainte, caractéristiques qu'elle a également explorées dans le réel grâce au bondage.

Pour tenter de cerner ce qu'est une « bonne sexualité », il est intéressant de se servir de la définition de la santé sexuelle dans une perspective de maturité sexuelle, telle que proposée par Crépault (2005) qui en dégage quelques idées. La maturité genérale serait l'investissement de sa spécificité sexuelle anatomique (fierté d'être un homme ou une femme) et l'intégration des composantes masculines et féminines. La perception intrasubjective, le langage corporel et l'aisance à exercer des rôles traditionnellement dévolus à l'autre sexe peuvent être des marqueurs utiles pour évaluer cette flexibilité sur le plan de la genralité.

Les trois femmes ont déclaré accepter leur féminité, mais restent sensibles au regard que l'extérieur, femmes et hommes, posent sur elles. Toutes se sont décrites comme étant fières d'être une femme et de surcroît féminines. L'expression de la féminité passe aussi bien par l'agencement des vêtements, que par la coiffure (cheveux longs, mi-longs, avec des mèches ou teintés) ou encore par les rondeurs (elles évoquent toutes leurs kilos en trop). En revanche, la part de masculinité s'est exprimée plutôt dans le caractère par le qualificatif suivant : volontaire. C'est ainsi que se décrit Hanne, et c'est une caractéristique qu'admirent Alessia et Camilla chez les hommes.

La maturité sexuelle serait la « capacité d'investir les différences sexuelles (la complémentarité entre les sexes), d'intégrer les érotismes fusionnels et antifusionnels, d'utiliser la sexualité surtout dans sa fonction complétive (pour combler des besoins psychoaffectifs) », Crépault (2005 : 20). Or ce qui apparaît dans les trois entretiens est la difficulté d'intégrer les érotismes fusionnels et antifusionnels, comme décrit plus haut. Une des raisons pourrait être les diverses influences, parfois contradictoires et conflictuelles,

entre les trois niveaux des scripts de la sexualité, l'intrapsychique, l'interpersonnel et le culturel :

« Lorsque, dans une culture donnée, les scénarios culturels définissent avec précision les actes sexuels autorisés ou souhaitables, toute pratique différente est perçue et définie comme transgression. [...] si à l'époque contemporaine, les notions de jeu(x) sexuel(s) ou de variation se sont développées et démocratisées, celle de transgression n'a pas pour autant disparu, même si le contenu a été redéfini. »
(Bozon, 1999 : 16)

La stigmatisation de certaines pratiques a toujours contribué, autant que des recommandations positives, à soutenir l'édifice de la normalité sexuelle. Le contenu de la transgression est plutôt lié aux types de rapports inacceptables qu'elle révèle entre les partenaires ou entre les partenaires et l'ordre du monde (Bozon, 1999).

Comme l'écrit Crépault (2005), la santé sexuelle ne se limite pas à la sexualité, mais elle englobe aussi la généralité et la vie amoureuse. Sur le plan de la santé amoureuse, il identifie deux paramètres : la capacité d'éprouver un sentiment amoureux et celle de pouvoir transformer un lien amoureux en une relation affective sexualisée durable. Si Camilla a réussi le défi, Alessia a trouvé une solution intermédiaire par le clivage madone (épouse et mère) et anti-madone (amante). Quant à Hanne, elle est encore sur le chemin de la possibilité de vivre un sentiment amoureux dans une relation de couple durable. Peut-être fait-elle partie des femmes dont parle Crépault (2005) ? Celles qui sont porteuses d'une forte agressivité phallique et qui ont souvent plus de difficulté à érotiser le lien amoureux que les femmes chez qui il y a une absence d'agressivité phallique, ces dernières plus enclines à faire un rapprochement entre l'amour et la sexualité ?

Conclusion

Que signifie avoir une « bonne sexualité » ? Comment se construit-elle ? Difficile à expliquer, la construction d'une « bonne sexualité » est complexe et se réfère à un ensemble de paramètres s'inscrivant dans un processus dynamique. La théorie des scripts sexuels, la sexoanalyse et la notion de rite de passage permettent l'ébauche d'une meilleure compréhension. Elles ont en commun l'exploration des symboles donnés aux pratiques sexuelles, synchroniquement et diachroniquement, en allant chercher le sens donné à la rencontre des corps.

La complexité à élaborer une définition précise pour ces femmes peut s'expliquer par la confusion de certains mots, qui en sexologie clinique sont différenciés. Dans les entretiens, le vocabulaire échangé entre elles et moi n'avaient pas toujours la même signification. Parfois, il pouvait en résulter une incompréhension résolue par une clarification de certains termes. L'amalgame fait par les trois femmes entre « excitation sexuelle » et « désir sexuel », en est une illustration. En effet, en sexologie clinique, une distinction est réalisée entre ces deux mots ; l'excitation sexuelle se réfère à la réaction physiologique induite par une stimulation, soit imaginaire et/ou soit physique ; le désir sexuel est un état subjectif qui permet l'anticipation positive du rapport sexuel. Or, si une identification entre ces deux termes avait été proposée à Camilla, Alessia et Hanne, auraient-elles pu avoir les moyens d'exprimer plus précisément leur ressenti et leur vécu sexuel ? Ceci aurait-il changé la perception de leur sexualité ?

Toutefois, il existe une clé pour saisir la signification de ce vécu sexuel : la qualité du lien dans la relation à l'autre pouvant être mis en évidence par le concept de « cycles relationnels ». Ces diverses expériences du lien permettent l'intégration de certains éléments de la maturité sexuelle définissant la santé sexuelle selon Crépault (2005 ; 2008). En effet, bien que les trois femmes aient une perception positive de leur sexualité, chacune expérimente des circonstances particulières de vie. Camilla souhaite tomber enceinte, mais sans succès, ce qui la perturbe. Alessia vit une relation extraconjugale qui commence à perdre de sa valeur érotique et n'a plus de sexualité avec son époux. Hanne, séparée de son ex-partenaire avec qui elle venait d'emménager, débute une nouvelle relation. Ces trois situations de vie paraissent complexes et peu harmonieuses.

Or qu'est-ce qui les distinguent des clients/patients qui consultent un sexologue ? A travers leur récit, il apparaît que chacune a réussi l'intégration d'une des composantes de la maturité sexuelle. Aujourd'hui, Hanne intègre mieux les aspects fusionnels dans sa nouvelle relation de couple ; elle évoque même la possibilité d'être mère un jour. Alessia accepte mieux ses rondeurs féminines et sa féminité, après diverses expériences exploratoires sur son corps, durant une dizaine d'années, en particulier sur les zones érogènes ; elle mentionne des rêves récurrents d'eau et de lumière qui lui procurent un sentiment de bien-être depuis trois ans. Ces rêves peuvent être assimilés à des rêves annonciateurs de changement, tels que décrits par Crépault, soit une réalité plus harmonieuse. Camilla me confirme que son désir sexuel pour son époux est toujours aussi intense, même s'il peut y avoir des moments difficiles où l'incompréhension momentanée est résolue par la communication et l'échange entre les deux. Peut être que, quelques mois ou quelques années plus tôt, elles n'auraient pas été interpellées par le thème de cette recherche ? Par conséquent, l'intégration des composantes de Crépault (2005), menant vers le chemin de la maturité sexuelle, peut être un indicateur pour définir un vécu sexuel comme relativement « bon » dans une perspective développementale.

Les éléments présentés ci-dessus participent aux trois niveaux des scripts de la sexualité, soit l'intrapsychique, l'interpersonnel et le culturel. En d'autres termes, l'environnement social et familial joue un rôle non négligeable dans les représentations individuelles de la sexualité, c'est-à-dire dans les discours et les pratiques sexuelles. Et si la sexoanalyse est de fondement essentialiste, l'analyse des réponses des informatrices, issue d'un questionnaire sexoanalytique, révèle néanmoins le rôle des scripts sexuels dans une perspective constructionniste du développement de la sexualité.

Il apparaît donc qu'il n'existe pas de déterminisme sexuel, mais plutôt un schéma relationnel de base individuel qui se met en place dès les premières années de vie. La mère et le père représentent deux figures centrales sur lesquelles les trois femmes ont construit leur perception et leur rapport au monde, à l'autre, homme et femme, et à elles-mêmes. Les premières impressions de ce vécu relationnel, qui passent par le corps et les cinq sens, influencent les premiers choix de partenaire et le type de relation recherché (investissement du lien affectif ou pas). Cependant, au cours de leurs diverses expériences sexuelles, elles adaptent leurs besoins de fusion ou de défusion selon leur ressenti du moment : l'échec amoureux conditionnant la relation suivante, motivée par le besoin de se reconstruire en tant que femme désirée et désirable à travers des aventures à court termes, voire d'un soir.

Un jeu de la distance se met en place entre la fusion et la défusion avec les angoisses inhérentes à ce complexe (cf. Chapitre I: 1. . Elles oscilleront entre deux figures, la madone (fusion) et l'anti-madone (défusion par l'individuation). Cet apprentissage de la relation à l'autre, au différent de soi, se constitue tôt dans l'enfance, mais est en constante transformation au cours de l'existence d'un individu. La distance relationnelle met à l'épreuve le lien dans un équilibre subtil et parfois difficile entre la fusion et la défusion. Camilla est la femme qui a le mieux réussi à l'intégrer dans la sexualité de son couple.

Pour conclure, la sexualité doit être envisagée dans sa globalité, plutôt qu'uniquement dans sa particularité biologique. Une complémentarité entre l'essentialisme et le constructionnisme se dessine, car l'individu est composé d'un corps qui lui permet d'interagir avec son environnement extérieur. Cette interaction lui permet de créer les limites et les contours de son identité en même temps qu'il appréhende son univers et lui donne du sens. La norme sociale et familiale peut influencer le choix des scripts sexuels (les pratiques sexuelles acceptées socialement ou transgressives), le type de relation à l'autre sexe (couple fusionnel ou anti-fusionnel) et la genralité (rapport à sa partie féminine et masculine), mais ne les conditionne pas.

L'histoire de la qualité relationnelle du lien à l'autre, homme et femme, permet de mieux comprendre la signification donnée à la perception du vécu sexuel, qu'elle soit positive ou négative. Le concept de « cycles relationnels » témoigne ainsi d'un changement social : une femme peut expérimenter plusieurs types de relations au cours d'une vie, avec ou sans investissement sentimental, selon la période relationnelle dans laquelle elle se trouve. Ce concept challenge certains modèles utilisés en sexologie clinique, comme le concept de cycle de vie (flirts, mariages, enfants, vieillesse), les rendant désuets. Plus proche de la réalité vécue aujourd'hui par certaines femmes, il serait intéressant de l'utiliser en sexologie clinique pour comprendre la dynamique relationnelle qui existe chez une personne, homme ou femme, d'orientation sexuelle hétérosexuelle, homosexuelle ou bisexuelle, et son influence sur les choix de partenaire, voire les choix de pratiques sexuelles.

Serait-il aidant pour un individu qui consulte en sexologie clinique d'explorer les différents « cycles relationnels » pour comprendre les enjeux symboliques qui se cachent sous une sexualité défensive ?

Bibliographie

BOZON Michel

1993. - « L'entrée dans la sexualité adulte : le premier rapport et ses suites », *Population*, vol. 48, n°5, pp. 1317-1352

1997. - « Des rites de passage aux 'premières fois'. Socio-ethnologie des rites de la jeunesse en France », in : *Ethnologies francophones de l'Amérique et d'ailleurs*, Dir. A-M Desdouits, L. Turgeron, Québec : Ed. Les Presses de l'Université de Laval, pp. 187-196

1999. - « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, n°1, pp. 3-23

2001. - « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Les cadres sociaux de la sexualité. Sociétés contemporaines*, n°41-42, pp. 11-40

BOZON Michel, GIAMI Alain

1999. - « les scripts sexuels ou la mise en forme du désir », *Sur la sexualité, Acte de la recherche en sciences sociales*, n°128, pp. 68-72

BOZON Michel, HEILBORN Maria Luiza

1996. - « Les caresses et les mots. Initiations amoureuses à Rio de Janeiro et à Paris », *Terrain*, n° 27, p. 37-58

BOZON Michel, LERIDON Henri

1993. - « Les constructions sociales de la sexualité », *Population*, vol. 48, n°5, pp. 1173-1196

CENTLIVRES Pierre

2000. - « Rites, seuils, passages », *Communications*, vol. 70, n° 1, pp. 33-44

CREPAULT Claude

1981. - *L'imaginaire érotique et ses secrets*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 263 p.

1997. - *La sexoanalyse*, Paris, éd. Payot, 426 p.

2001. - « Eros en sexoanalyse », in : *Eros au féminin, Eros au masculin*, Crépaault C. et Lévesque G. (dir.), Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, pp. 13-23

2005. - « Nouvelles hypothèses en sexoanalyse », in : *Nouvelles perspectives en sexoanalyse*, Québec : Ed. Les Presses de l'Université du Québec, pp. 11-31

2005. – « Réflexions sexoanalytiques sur certaines formes d'érotisme féminin », in : *Nouvelles perspectives en sexoanalyse*, Québec : Ed. Les Presses de l'Université du Québec, pp. 39-56

2007. – *Les Fantômes. L'érotisme et la sexualité*, Paris : Odile Jacob, 242 p.

CREPAULT Claude, LEVY Joseph

2005. – « Avant-propos », in : *Nouvelles perspectives en sexoanalyse*, Québec : Ed. Les Presses de l'Université du Québec, pp. 1-8

COURTOIS Robert

1998. - « Conceptions et définitions de la sexualité : les différentes approches », *Ann. Méd. – Psychol.*, vol. 156, n°9, pp. 613-620

DE LA SOUDIERE, Martin

2000. - « Le paradigme du passage », *Communications*, vol. 70, n°1, pp. 5-31

DEVEREUX George

1980. – *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion, 474 p.

GAGNON John

1999. - « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 128, n°1

Ce texte est une compilation de son article « The implicit and explicit use of the scripting perspective in sex research », *The Annual Review of Sex Research* (sous la dir. De John Bancroft), 1990, 1, pp. 1-44

2008. - *Les scripts de la sexualité. Essais sur les origines culturelles du désir*, Préf. A. Giami, Paris : Ed. Payot, 208 p.

IACUB Marcela et MANIGLIER Patrice

2005. - *Antimanuel d'éducation sexuelle*, Rosny : éd. Bréal, 336 p.

LE GALL Didier, LE VAN Charlotte

2003. - « La première fois : Récits intimes », *Sociologie et sociétés*, vol. 35, n°2, pp. 35-57

LETELLIER Charlotte

2007. - « La primera relación sexual en Venezuela », *Opción*, vol. 23, n°52, pp.45-60.

LHOMOND Brigitte

1996. – « Qu'est-ce qu'un rapport sexuel ? Remarques à propos des enquêtes sur les comportements sexuels », *Mots. Les langages du politique*, vol. 49, n°1, pp. 106-115

ROBERGE Martine

2006. - « En guise de conclusion : Pour une relecture de nos rituels dans la société contemporaine », *Ethnologies*, vol. 28, n°2, pp. 213-222

VAN GENNEP Arnold

2004. - *Les rites de passage*, Paris : Picard, 288 p.

[1^{ère} édition 1909, Paris : E. Nourry]

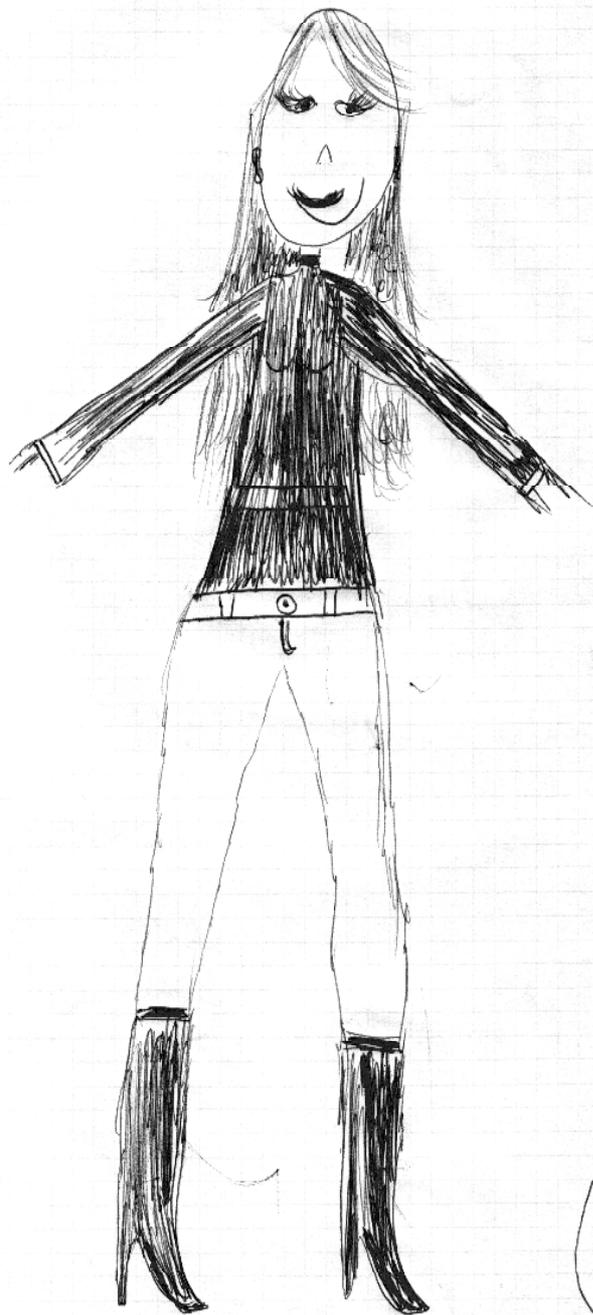
Annexe I

Dessin réalisé par les trois informatrices se représentant

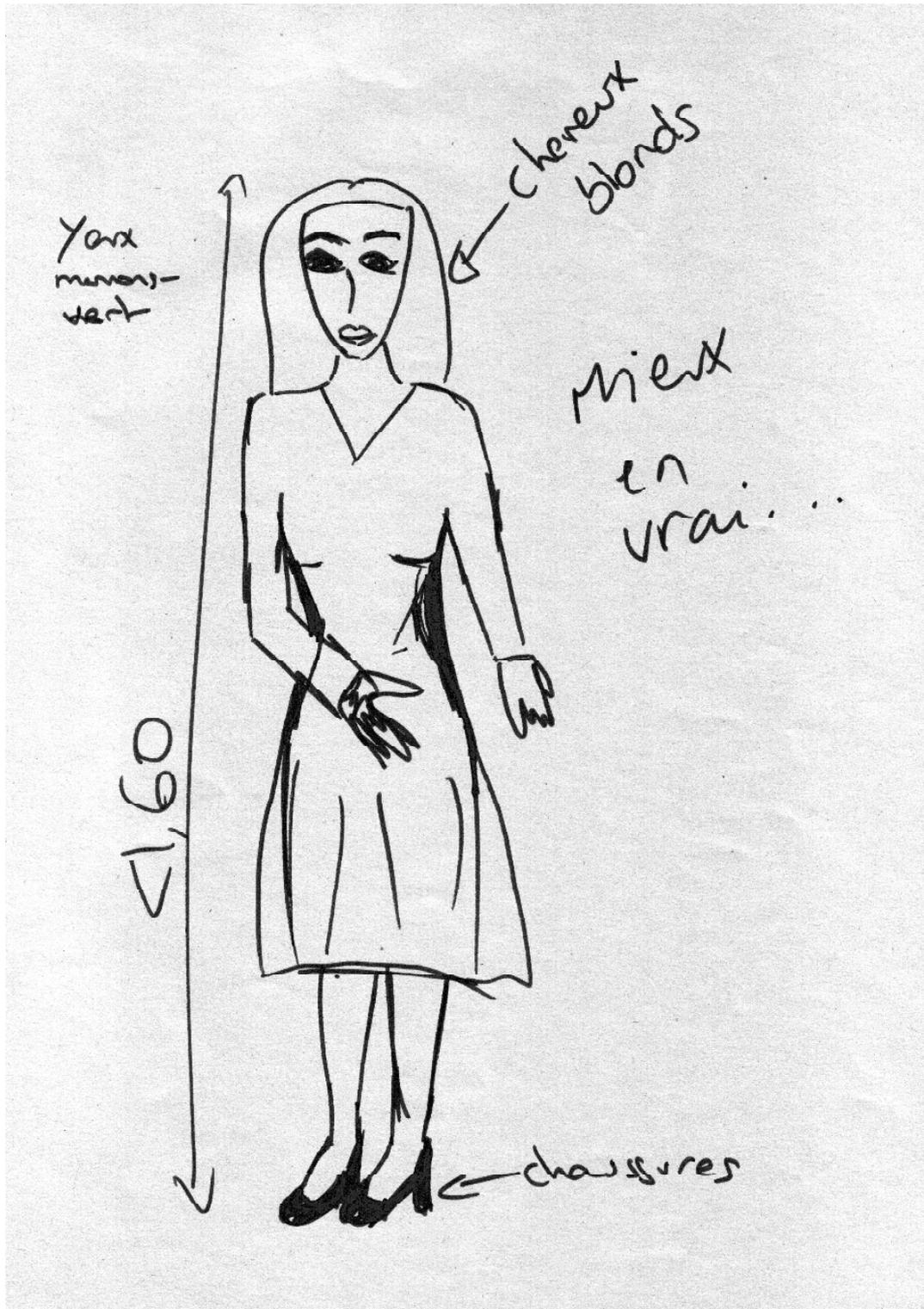
Alissa



Camilla



Hanne



Annexe II

Grille d'entretien

Questions générales

Nom + prénom + âge + profession + en couple/célibataire + enfant(s)

Médicaments, autres substances (cigarette, alcool, etc.)

Suivi gynéco

Passé thérapeutique (psy, autres)

Pourquoi a-t-elle accepté de participer à ma recherche ?

Que pense-t-elle découvrir durant nos entretiens ?

Genralité et rapport à l'autre sexe :

Genralité : comment elle se perçoit-elle en tant que femme ? A déjà ressenti dans sa vie être trop féminine, pas assez ?

Rapport à l'autre sexe et au sien

Jeu de la reine et du roi

Représentation des organes génitaux de la femme et de l'homme

Bilan sommaire de la vie sexuelle (vue d'ensemble) : enfant/pré-ado/ado/adulte

Eveil à la sexualité, premières manifestations

Poursuivre librement l'histoire de sa sexualité

Sources d'excitations dans le réel, l'imaginaire et le rêve

Mode d'érotisation dans le réel, l'imaginaire, le rêve

Activité onirique et rêves sexuels

Fréquence, peut s'agir d'un rêve excitatoire ou d'un rêve dont le contenu engendre l'inconfort, l'anxiété ou l'angoisse

Rêves récurrents ? A préciser. Pas forcément sexuel.

Description du rêve le plus significatif

Imaginaire érotique

Une image, Un scénario ou une impression intrasubjective (une émotion, une couleur)

Donner trois pensées érotiques, puis les lier

Evolution de la vie érotique imaginaire

Fantasmes anxiogènes

Imagos parentales

Relation au père et à la mère

Relation frère/sœur
